

BPOST  
PB-PP  
BELGIE - BELGIQUE

P 000677

« Retour de la lutte des classes »

par José Fontaine

**Nouvelles kekettes**

d'Elio Di Rupo

**La gare CALATRAVA de Mons  
enfin jamais terminée !!!**

**La rubrique de Noël Godin**

# EL BATIA MOURT SOU

traduction:  
**LE BATEAU IVRE**

E. Haucoote (D'après "le Bateau Ivre" d'A. Rimbaud)

**La gazette de l'entre Haine et Trouille**

Journal jovial, crédule, saugrenu mais outrecuidant  
La Haine est la fille de la Trouille. Tertullien III<sup>es</sup>.

La mэрule envahit le radeau de la méduse! C. Bauwens

Paraît depuis: Avril 1995



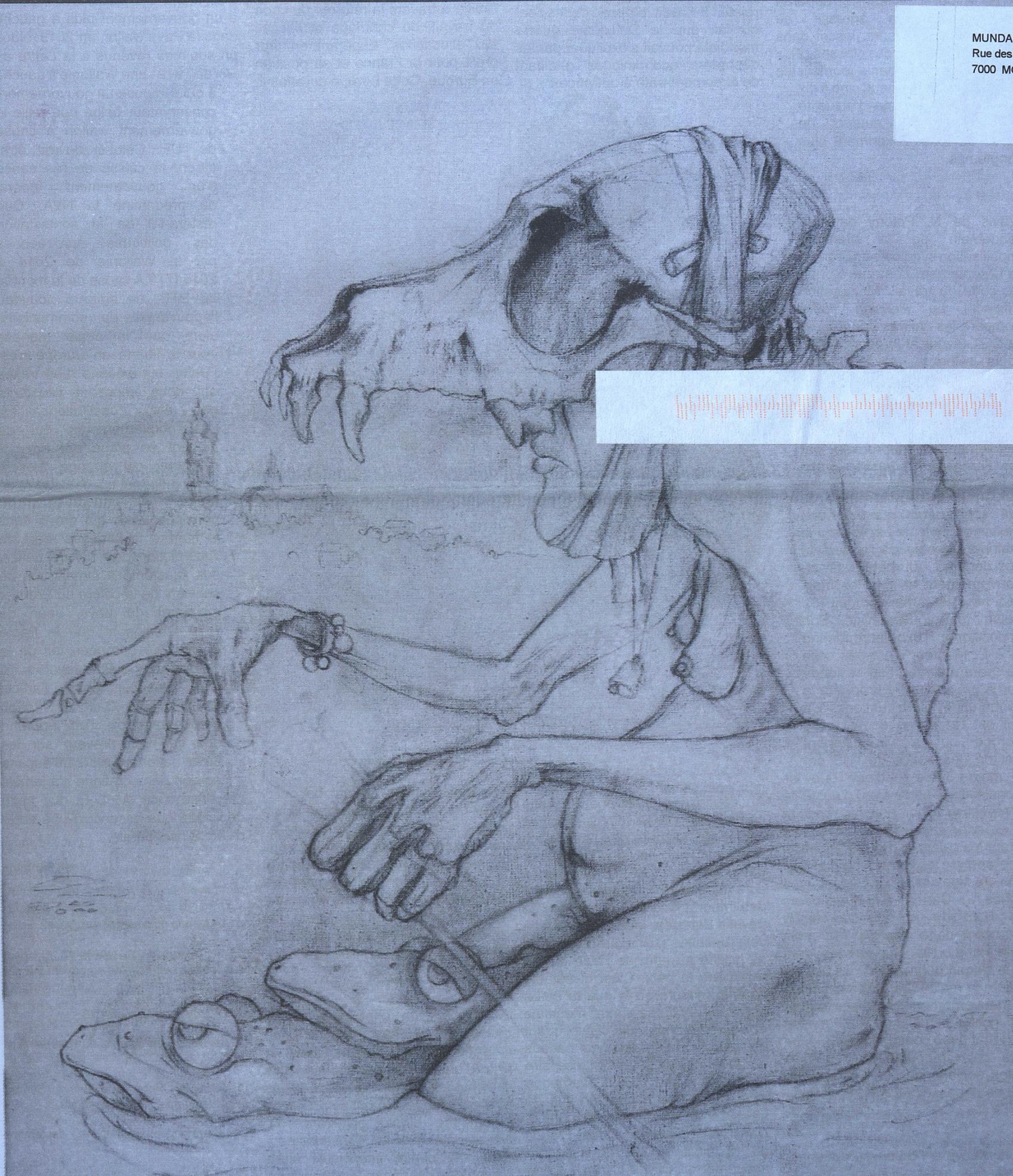
"Je est un  
autre"

Arthur Rimbaud



Ed. resp.: Serge Poliart - 7070 Ville-sur-Haine, rue du Trieu, 37 - Tél.: 065/871524 - Prix : 2 € - Paraît parfois... - N°77 du 27/09/17 au 31/03/18

MUNDANEUM  
Rue des Passages 15  
7000 MONS



**OCTOBRE 1917 - 2017  
MUTINERIE ?**

Dessin sur toile : Marat, 2017



# Retour de la lutte des classes

## EDITO

Le président français à Athènes, le 6, sur la réforme du code du travail : « Je serai d'une détermination absolue, je ne céderai rien, ni aux fainéants, ni aux cyniques, ni aux extrêmes » (1). Réplique de Natacha Polony sur sa télé : « Emmanuel Macron diabolise ses adversaires et les exclut du débat démocratique. Avec le mot « fainéant », apparaît un progressisme agressif au vocabulaire méprisant, inscrit dans l'histoire de la lutte des classes (2). » Sur sa télé d'excellents journalistes nous parlent posément, cinq à dix minutes, d'un thème d'actualité ou invitent des auteurs de livres de fond s'exprimant plus longtemps.

L'avis de N. Polony date du lendemain de la première mobilisation syndicale en France, le 12 septembre, contre la réforme du code du travail. Mobilisation efficace. *Le Parisien libéré* compare les chiffres donnés par la CGT (syndicat le plus opposé à la réforme), et la police. Les deux chiffres du 12 sont, respectivement, les mêmes qu'à la première mobilisation contre la loi El Khomri sous Hollande (également désapprouvée par les Français). Et passée grâce à la procédure du 49-3. Celle-ci permet qu'une loi passe de fait sans débat, sauf si une motion de censure est votée à la majorité absolue de l'ensemble des députés, qui mettrait fin au gouvernement et à la loi, mais ceci ne s'est jamais produit (3). Polony est souverainiste. Son opposition à l'Union européenne et à E. Macron, n'est pas celle du Front national. Elle se fonde sur le projet d'une Europe de la coopération entre nations. Ce qui est l'antithèse de l'actuelle Europe qui a véritablement institué (les traités de l'UE ont la même force juridique que les Constitutions nationales), l'austérité compétitive (pour pouvoir produire et exporter, chaque pays baisse tour à tour les salaires). Polony fait aussi une analyse en termes de classes. Elle fustige le « Président des riches ». Certes, *Les Décodeurs de l'info* du journal *Le Monde* nuancent cette analyse (4), mais cela ne modifie pas fort la vérité d'un slogan qui n'en est pas un, qui reflète la réalité. La politique fiscale du gouvernement français avantage les riches et diminue les recettes de l'Etat avec comme conséquence que cela frappera les dépenses utiles socialement, vu l'interdiction UE de dépasser les 3 % de déficit.

L'alternative à l'Union européenne, c'est en effet l'Europe de la coopération. Elle existe, hors UE, dans les grands projets industriels comme les programmes spatiaux et aéronautiques (Airbus par exemple). On pourrait aller plus loin vers ce que propose Jean-Marc

Ferry : faire en sorte qu'un pays en boni commercial s'engage à passer d'importantes commandes aux pays en déficit de telle manière que ceux-ci se relancent (5). Tout le monde y gagnerait. Keynes l'avait préconisé en 1944. Non dans le cadre d'une entité comme l'Union européenne entre les pays desquels il y a tout de même d'intenses relations, mais au niveau planétaire. Ce fut rejeté. Il l'avait proposé, conscient du fait que la Deuxième guerre mondiale pouvait s'expliquer par les désordres économiques résultant de la compétitivité à outrance.

*sciences économiques et sociales* (WSI), n° 36, juillet 2017, à l'Agence fédérale du travail, cité par Olivier Cyran, évalué à 22% les travailleurs pauvres, payés moins de 979 € par mois (6), chômeurs transformés en précaires.

Le gouvernement français veut l'imiter à travers la réforme du code du travail, du chômage et l'accès aux allocations. Espérant en tirer profit pour la France et sa position en Europe. Cette Europe qui affaiblit

possible (des traités européens : donc pas de démocratie). A l'absence de démocratie elle rajoute la guerre économique entre nations y enrôlant les soldats de « l'armée de réserve ».

Chez nous, le président de la FGTB wallonne, Thierry Bodson en appelle à un gouvernement plus à gauche dans le Pays wallon en 2019. Nous en sommes revenus à la *Lettre au Roi* de 1912 : une Wallonie à gauche à qui s'impose un gouvernement conservateur belge que rallie le gouvernement wallon à cause de l'UE. Celui-ci devrait être, dit-on, la caisse de résonance d'un gouvernement fédéral où prédomine la NVA. Que restera-t-il de la contestation des politiques européennes par la Wallonie de 2014 à 2016 (7) ? A cause de la montée du PTB, on agite à nouveau l'épouvantail du communisme alors que la seule menace pour la liberté en Europe c'est l'Union européenne. Les traités qui nous imposent l'austérité ont été constitutionnalisés. Les gouvernements qui se mettent en place ont donc à respecter cet étrange prescrit constitutionnel qui ne parle ni de droits, ni de démocratie, ni de principes. Mais qui grave dans le marbre la fameuse règle de l'interdiction des 3% de déficit, soit l'austérité à jamais. On se souvient de la colère du Premier magistrat du pays, Jean de Codt, soulignant que le Pacte de stabilité européen fait de la Belgique un « Etat voyou ». Il faut consulter aussi l'article de Wikipédia *Droit de l'Union européenne* où l'on apprend que ce droit prévaut sur les droits nationaux alors qu'aucune décision démocratique n'a jamais été prise à ce sujet. Et que cette décision nous asservit à une sorte d'URSS néolibérale.

José Fontaine

(1) *Le Monde* du 8 septembre, 2016.

(2) Sur l'écran de sa télé le 13. On peut s'abonner à cette chaîne en payant 5 € par mois.

(3) *Le Monde* du 10 mai 2016.

(4) *Les Décodeurs de l'info*, du 15 septembre 2017.

(5) Jean-Marc Ferry dans *Refaire l'Europe avec Habermas*, PUF, Paris, 2012.

(6) *Le Monde diplomatique*, septembre 2017, p. 12.

(7) Paul Magnette, *CETA. Quand l'Europe déraille*, Luc Pire, Bruxelles, 2017. Plaidoyer pour sa politique mais qui éclaire certains dessous de l'affaire. Son témoignage constituerait excellemment une partie d'un dossier dont on souhaiterait que le CRISP le constitue. Mais le CRISP s'intéresse-t-il encore à la Wallonie ?



Dessin Serge Poliard

Au départ, les embryons d'Europe comme la CEE ou le Marché commun, quoique déjà minés de l'intérieur par le néolibéralisme, défendaient la préférence communautaire (encouragement des importations en provenance de pays d'Europe). Mais on a oublié cela ensuite. L'Union européenne se justifie au nom de l'idée qu'elle a ramené la paix. C'est discutable dans la mesure où la guerre froide après la Deuxième guerre mondiale et les horreurs de celle-ci expliquent en grande partie que les nations européennes aient cessé de se faire la guerre. Il y a plus. L'Allemagne et la France se battent en vue de s'assurer le leadership de l'Union. Dans le quotidien *Ouest-France* du 15 juillet, E. Macron a encore accentué, dit Olivier Cyran « L'ode rituelle au « modèle allemand » », s'extasiant que ce pays ait « formidablement réformé ». C'est l'économie la plus puissante du continent. Mais à quel prix ? Un rapport de *l'Institut allemand des*

les Etats-nations et tout ce qui y avait été conquis par les travailleurs après des décennies de luttes, en quoi serait-elle donc la paix ? Il s'agit bien plutôt de se faire la guerre et d'être le plus fort au détriment des peuples. **Loin d'être une avancée, l'Union européenne, c'est le retour à la guerre en dentelles du 18<sup>e</sup> siècle.**

Marx avait en effet parlé de la masse des chômeurs comme d'une « armée de réserve du capital ». Plus l'armée est nombreuse, plus la possibilité d'embaucher à bas prix est grande. Ce qui se passe en Allemagne (bientôt en France ?), viserait à enrôler les « réservistes » dans le conflit silencieux entre nations européennes pour la puissance économique et politique. Il se déroule dans le cadre d'une Union européenne, où, de l'aveu même du président de la Commission européenne, « il n'y a pas de contestation démocratique »

Dans la série « Le Batia a lu pour vous »

## Nouvelles kekettes<sup>1</sup>

Et donc, c'est l'histoire d'un type qui avait été 1<sup>er</sup> Miniss's'.

Il était aussi président de son parti, le PS (avec un « S » on ne sait trop pourquoi, le « S », sans doute pour « Scandales ») et maieur de la bonne (mais rien n'est jamais définitivement gagné...) ville de Mons. Et il voulait une Grande Gare.

D'acc, une grande, vous me direz ? tous les mecs en veulent ! Mais lui, il en voulait une trrrrrs grande !

Et puis, voilà que ce type, il est plus 1<sup>er</sup> Miniss's'. Et que c'est fini tout ça. Il avait plein de pouvoir, et puis voilà, il en a plus.

Bon, il lui reste son parti ? avec un « S » comme le « S » de scandale, avec tous ses apparatchiks qui disent qu'ils aident les p'tits pauf's, et qui s'en mettent plein les fouilles.

En fait, ils s'en battent des pauf's, mais vu que les élections c'est périodique et qu'il faut bien faire avec, ils comptent juste dessus pour qu'ils votent pour eux (voire même, à Bruxelles, avec son « Mayeur », pour s'enrichir direct sur leur dos).

Et puis, si le Parti « S » donc, c'est un sac de nœuds, et qu'il prend l'eau de toutes parts, et qu'en plus y a ces salopards de socialistes qui montent dans les sondages (ceux du PTB, je veux dire, vu qu'il y en a plus ailleurs), il lui reste la ville de Mons.

Et sa Grrrande Gare qui avance pas !

Bon, je résume :

- t'es président d'un parti donc,
- t'es maieur d'une bonne ville,
- tu fantasmes sur une Grande Gare (note qu'il y en aura pt'êt' bien une un jour, mais bon, tu seras sûrement plus là pour la voir),
- et puis t'as été 1<sup>er</sup> Miniss's', t'as eu tous les pouvoirs, tu pouvais pas monter plus haut (pas'que roi, c'est déjà pris, et pape aussi si t'espérais),
- ... et mènant, t'es plus rien.

Juste un *quidam* qui balade son ombre sur la Grand' Place de Mons et qui fait des sourires botoxés à tous, comme quand t'étais jeune, mais sans botox alors, et qui serre des mains, mais de moins en moins de mains.

Bref, t'es un *has been*.

Tu l'es devenu d'un seul coup !

Faut te l'avouer. Même si c'est dur. Même si tu te prends ça en plein dans ta poire botoxée.

Un peu comme le petit vieux (et tu l'es) qui prend le bus (mais tu l'prends pas), et qui voit un petit jeune se lever pour

lui laisser sa place assise : vingt ans en une seconde que tu prends, d'un coup !

La grande faucheuse t'attend en fait. Ou pire que la mort : la déchéance.

Alors, te reste plus rien d'autre qu'à rêver que t'es toujours jeune, puissant, admiré, adulé... et peut-être même presque beau.

Et c'est là que tu te dis que tu vas écrire un livre. Pour raconter ta vie, et puis tes fantasmes. Politiques, hein, tes fantasmes, on se comprend ! En fait, il te reste plus rien que tes fantasmes.

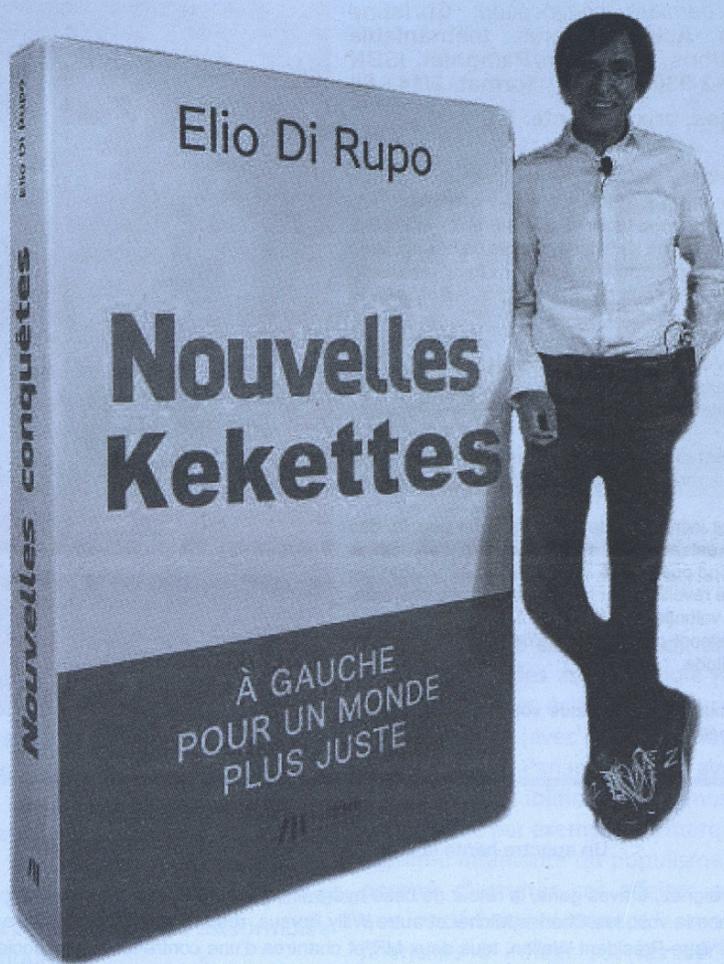
Ce livre où tu y couches tes fantasmes donc, tu vas l'intituler *Nouvelles Kekettes*.

Je l'ai lu ton livre. Tu y racontes plein de belles choses, et tu dis que tu voudrais qu'elles se réalisent. Pour le pays, pour

néolibéralisme (un planqué du Parlement européen, qui y fait rien que gesticuler... tiens, j'y pense, ce serait pas bien pour toi, l'Europe, y finir ta vie ?), même Verhofstadt, tu vois, il disait que ton parti privatisait à un rythme tel qu'il parvenait plus à le suivre (*RTBF*, 23 mars 1994).

Et que *L'Écho*, la gazette des patrons et des marchés financiers, saluait ton « courage » en matière de privatisation et disait que tu méritais même pour cela un « coup de chapeau » (3 décembre de la même année).

Bon, tu vas écrire le contraire dans ton livre, bien sûr. Tu vas dire que tout ce que tu as fait, c'était bien. Et quand on te rétorquera que non, c'était pas bien, tu vas dire (si, si, on te connaît !) que sans toi, ç'aurait été pire.



Source photo : © Parti Socialiste

le peuple, pour les gens, pour les exclus, pour les p'tits pauf's...

Le problème, tu vois, Elio, c'est que quand t'étais 1<sup>er</sup> Miniss's', tu faisais juste le contraire ! Et quand t'étais juste Miniss's', tu faisais rien que le contraire aussi.

Tu te rappelles Belgacom ? Tu te rappelles les privatisations que ton parti, le parti avec un « S » comme pour « Scandales » (à l'époque, c'était l'Inusop, Augusta...), a menées tambour battant ?

Il y avait déjà alors, outre la privatisation de Belgacom – la « restructuration stratégique » que tu disais, et que tu vantes et vends encore dans ton bouquin (pp. 45-50) –, la CGER (devenue Fortis et maintenant BNP-Etc.), la Société Nationale d'Investissement, la Société Nationale du Crédit à l'Industrie, le Crédit agricole, du Crédit communal, la Régie des Voies Maritimes, et tant d'autres encore ensuite...

Tu privatisais de façon tellement assourdissante que, dès 1994, même Verhofstadt, ce chantre du

Mais d'abord, tu vas dire que tu as été pauf'. Toujours bon, ça, de dire qu'on a été pauf'. Ça fait chialer dans les chaumières, ça solidarise. Et puis, ça te prémunit de bien des critiques.

C'est joli quand tu écris des choses comme : « La rudesse de la privation était notre quotidien » et que tu dis de la pauvreté : « Je l'ai connue dans ma chair. » (p. 231)

Tu vois que je l'ai lu ton livre. Enfin, je l'ai survolé, pas'que c'est quand même pas la prose de Voltaire ni la poésie d'Aragon, ton livre. Et certainement pas non plus l'analyse de Marx, ni même les discours de Jaurès !

Et que ça me les casse parfois ta langue de bois et tes « retient toute mon attention », et autres « est au centre de mes préoccupations », où on croirait presque t'entendre parler dans l'poste.

Et que ça saoule toutes tes idées généreuses que t'as pas mises en œuvre quand t'étais miniss's' et quand ton parti avec le « S » était au pouvoir, alors qu'il l'a été sans discontinuer pendant près de

trente ans.

Et que maintenant – maintenant que t'y es plus au pouvoir – tu veux réduire le temps de travail sans perte de salaire (pp. 223-228).

Et que tu veux le retour de la pension à 65 ans (pp. 246-247), alors qu'une de tes toutes premières mesures quand t'es devenu 1<sup>er</sup> miniss's' fin 2011, ça a été d'augmenter l'âge d'accès à la prépension, qui en était le marchepied pourtant, rien que pour montrer à la Commission européenne que tu étais un « bon élève ».

Pas'que tu l'aimes aussi l'Europe, et tu y vas de ton petit couplet pour dire qu'elle devrait être sociale (pp. 83-85 ; 159-161 ; 167-168). Comme si tu ne savais pas qu'elle est une construction du capital, et que « l'Europe sociale », c'est rien que de la blague pour abuser les peuples !

L'enseignement, tu dis aussi que tu veux le refinancer (pp. 268-269), alors que c'est Onkelinx, ta pote du même parti, avec le « S » (tiens, elle, elle se tire, j'apprends, serait pas un bel exemple à suivre, ça ?), qui l'a saigné en supprimant 3.000 postes dans le secondaire en Communauté française en 1996.

Et puis tu y parles d'éliosocialisme, ou alors d'egosocialisme (pp. 123-140, et un peu partout d'ailleurs), mais là, j'avoue pas avoir très bien compris laquelle de ces deux options tu privilégies.

Et donc, tu racontes pleiiiiin de bonnes choses. Et puis que si elles se réalisaient, cela serait bon, de même qu'au commencement des Temps, l'autre vioque voyait déjà aussi que ce qu'il avait fabriqué en six jours, « c'était bon ».

Sauf que toi, c'est par *tweet* que tu le dis : « *Je pense très sincèrement que le monde (la société et les citoyens) se porterait nettement mieux si mes propositions étaient mises en œuvre* » !

Même que toulmonde a pensé que c'était un *fake*, et que c'est pas toi qu'avait dit ça, qu'on tourne ta modestie légendaire en ridicule, qu'on te veut mal, que « les gens sont méchants quand même ».

... et puis on a appris que tu avais vraiment, mais *vrriiment* dit ça ! (pas'que l'autre vioque, là, au début des Temps, on n'est pas sûr qu'il l'ait dit, lui, ce genre de choses, même qu'on suspecte qu'il a jamais existé).

Et là, on se met à penser que tu penses peut-être *vrriiment* aussi ce que tu as écrit là.

Et cela, Elio, je regrette de te le dire, mais ça ne nous fait plus rire.

On se prend même à être triste pour toi. On a pitié, là. Oui, *pitché* pour toi. On se dit que c'est pathétique.

Et c'est vrai, bon dieu, qu'un *has been*, c'est pathétique.

Elio Di Rupo, *Nouvelles kekettes. Ajustées pour un monde plus gauche*, Éditions du pire, 2017, 321 p.

Et 20 € : « *Beaucoup de valeur d'échange pour peu de valeur d'usage* », aurait dit Karl !

Merci donc à Edgard pour me l'avoir prêté (sous le manteau !)



Linogravure Serge Poliard

À PARAÎTRE CHEZ R.A. ÉDITIONS  
**RIEN NE RÉSISTE AU RIRE DE LA VIE**  
texte de Raoul Vaneigem - linogravures de Serge Poliard

Merci aux amis complices qui prolongent cette belle aventure éditoriale.

Merci à l'ami Jean-Philippe qui publie un livre avec le texte intégral paru dans le journal jovial, crédule mais outrecuidant «El bâtia moûrt sou».

Vous retrouverez, chez R.A. éditions quelques extraits rassemblés dans une édition de bibliophilie au tirage limité à 30 exemplaires regroupant linogravures originales et typographie manuelle dans un écran soigneusement réalisé par l'amie Patricia.

Merci aux amis Raoul, Serge et Joseph pour avoir fait naître ce projet qui, comme beaucoup d'autres, nous est apparu entre les bons mots, les peintures, les gravures et les bons verres de vin.

R.A. Editions  
Alain Regnier  
125, rue de l'Yser  
7100 La Louvière  
aregnier@raeditions.net  
0475 81 42 90

## Raoul Vaneigem

**Pourquoi je ne vote pas  
et autres inédits**



Illustrations :  
Serge Poliard et Joseph Ghin  
Conversation :  
Jacques Rétil

Cactus Inébranlable éditions

*Prochainement, toutes  
les publications du Bataia  
seront en ligne !*

<http://www.dailybulandco.be/fonds-batia.html>

Jean-Philippe  
Querton

## Minute d'insolence



Aphorismes

Cactus Inébranlable éditions

**La dernière convocation, Christine Van Acker, Cactus Inébranlable éditions, collection Pamphlet, ISBN 978-2-930659-63-3, format 9/14, 60 pages, prix de vente: 5 €**

Quand les gens sortent de chez vous, sont-ils encouragés à s'élever, à s'améliorer plutôt qu'à rentrer dans le moule d'un système qui obéit à la loi du marché sans tenir compte de la singularité de chacun ? Nous nous sentons tous (artistes ou non) humiliés par vos pratiques, infantilisés, et non responsabilisés.

Nous aurions besoin de confiance plutôt que de méfiance. Entourés par la confiance, nous nous sentirions portés, nous prendrions de l'ampleur.

Si c'est la méfiance qui nous tient à l'œil, nous demeurerons tétanisés, nous ne bougerons plus.

Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

Discours de la servitude volontaire, Etienne de la Boétie, 1574

### Un spectre hante la Wallonie : le spectre du communisme !

Craignez, braves gens, le retour de cette hydre effrayante, clament, des trémolos angoissés dans la voix, les Charles Michel et autre Willy Borsus, respectivement 1<sup>er</sup> Ministre fédéral et Ministre-Président Wallon, tous deux MR et chantres d'une contre-révolution sociale et économique destinée à briser la solidarité, la sécurité sociale, les services publics au plus grand profit des nantis.

Craignez, braves gens, ce « chant de sirène » lourd de menaces, de Thierry Bodson, le leader de la FGFB wallonne qui appelle la gauche à se rassembler pour résister à cette offensive néolibérale.

Craignez, braves gens, les grèves imminentes contre les agressions gouvernementales, grèves qui seraient, ô scandale !... politiques, et viseraient, si l'on entend bien Mr Borsus, à renverser le gouvernement pour... instaurer un gouvernement communiste ??? Car, explique-t-il en fin connaisseur de l'action syndicale, les objectifs de ces grèves ne touchent pas, par exemple, les statuts du personnel mais bien les mesures décidées par les gouvernements de cette vieille droite décomplexée flirtant avec les nationalistes ultralibéraux flamands si complaisants avec l'extrême-droite fascisante.

Etonnement suprême de Borsus (pile ami avec la NVa), ils veulent, ces cryptocommunistes du syndicat, s'attaquer à ce qui agresse vraiment les travailleurs et les allocataires sociaux plutôt qu'à des questions qui, pour l'heure, deviennent relativement secondaires. Ces syndicats : il faut non seulement régler leurs grèves (par le service minimum) pour qu'elles soient inopérantes, mais en plus il faut leur dicter ce qui est normal de revendiquer et ce qui ne peut pas l'être.

### La bonne gouvernance a bon dos.

C'est en son nom que le Président du Parti catholique, hypocritement rebaptisé naguère « humaniste » sous la houlette d'exit Joelle Milquet, Benoît Lugen a commis, cet été, son coup de force pour virer, par la porte, les socialistes et ramener, par la fenêtre, les libéraux au gouvernement de la Région wallonne. Oh, il fut bien question, durant quelques jours, de « moraliser » la fonction politique malmenée par quelques arrivistes de tous bords (et hélas aussi « socialistes »). Mais cette préoccupation louable fut rapidement mise sous le boisseau pour donner à la dite « bonne gouvernance » son exacte identité : une véritable politique néolibérale qui fera, au pas de charge, table rase des conquêtes sociales et démocratiques que le mouvement ouvrier et la gauche ont arraché de hautes luttes, au fil de l'histoire.

Voilà le sens réel de cette « bonne gouvernance », que l'on nous a serinée pendant l'été pour masquer ce qui n'est, aujourd'hui, plus un spectre : la droite néolibérale à l'offensive.

Docteur  
Lichic

## Anecdotes



Cactus Inébranlable éditions

Collages de Jean-Christophe Ditroy

DERRINGER MK.I

## LE TITRE CHOC



TEXTE DE MR OU MME UNTEL  
ILLUSTRATIONS DE MR OU MME UNTEL

R.A. ÉDITIONS

Nouveau chez R.A. éditions  
**LA COLLECTION DERRINGER**

Le derringer est un type de petit pistolet de poche, sans barillet. Alors que le modèle initial ne permettait qu'un tir avant rechargement, des modèles suivants ont ajouté une chambre et un canon pour permettre de tirer deux fois. Ce concept a inspiré la réalisation d'armes de guérilla ainsi que celle d'armes d'autodéfense ou de secours. C'est ainsi que va naître la collection DERRINGER.

Un petit livre (format 9/9 cm) que l'on peut cacher dans une poche et que l'on peut sortir pour tirer deux coups.

Deux amis seront associés : l'un écrira un texte et l'autre réalisera les illustrations. Ceux-ci devront répondre à ces trois critères : guérilla, autodéfense et secours.

Christine Van Acker  
**La dernière  
convocation**

Pamphlet

CH O MEUR

Cactus Inébranlable éditions



Les trois premier volumes.

Derringer Mk.I.  
à l'escopette : Luc Delfosse - aux soufflants : Dominique Maes  
Derringer Mk.II.  
au rigolo : André Stas - aus diabolos : Serge Poliard  
Derringer Mk.III.  
à la mèche : Jean-Pierre Deneffe - aux pétards : Philippe Decressac

Fiche technique :  
Format : 9/9 cm  
Couverture : typographie manuelle + une image (vignette à l'effigie du Derringer) gravée par Alain Regnier sur gomme d'après un dessin de l'illustrateur sur papier Fabriano Prosapina 285gr.  
Pages : 16 pages couleurs (impression numérique) sur papier semi-mat 170 gr.  
Tirage : 200 exemplaires .  
Prix de vente : 5 euros.



Jean Pierre Michiels

Illustrations Serge Poliard

# SCIENCE POPO

(science politique popularisée) (18)

## Le « populisme » de la science popo

En partant de l'idée d'un État situé au-dessus des classes qui aurait pour but de défendre un mythique « bien commun », ou de celle de citoyens « abstraits » qui existeraient en soi, la science popo s'empêche de comprendre bien des phénomènes qu'elle prétend pourtant expliquer.

Sa façon d'envisager le populisme en est un bon exemple. J'avais déjà eu l'occasion d'aborder le sujet (voir « Et voilà le... populisme ! » dans le *Batia* n° 75). J'y reviens d'autant plus volontiers que le mot est aujourd'hui fort à la mode.

Très suiviste en cela des grands médias dominants (ce qu'elle est plus souvent qu'à son tour), la science popo considère comme « populiste » une vaste gamme de courants et de partis que l'on trouverait partout, aussi bien à droite qu'à gauche, et souvent aux extrêmes.

Pourtant, le fait que, dans son éclectisme, ce populisme prolifère, s'emparant de la société comme d'une proie, en faisant sa victime, ne peut pas être le seul fait de l'expression d'opinions ou de choix individuels. Un tel phénomène est nécessairement le produit d'un processus historique qui fragilise des couches sociales toujours plus larges.

Le mécontentement populaire qui en résulte ne prend plus les formes de la critique sociale et politique qui avaient historiquement été les siennes au XIX<sup>e</sup> et dans une grande partie du XX<sup>e</sup> siècle. Il se tourne aujourd'hui contre les élites qui se gobergent dans leur richesse ostentatoire et se vautrent dans la corruption, mais sans plus revêtir les formes de la contestation sociale organisée.

La pertinence du terme « populisme » dépend donc de ce mécontentement

populaire comme phénomène social nouveau, et non comme phénomène électoral ou idéologique existant en soi et que l'on isolerait de son contexte.

Mais peu en chaut aux popolitologues qui utilisent ce terme pour y jeter dans un même sac des partis, mélangent en un curieux *melting pot* ce qu'ils appellent « extrémistes » de tous poils, parce que leur point commun serait de

politiques visant à transformer la société. Les seules acceptables et honorables sont à leurs yeux celles qui la gèrent sans en remettre en cause les fondements sociaux et économiques. Hors les partis traditionnels, pas de salut ! Bien qu'ils s'en défendent toujours farouchement, c'est là incontestablement un *a priori* idéologique : celui d'un conformisme droitier bienpensant qui ne dit pas son

Ce l'est ensuite parce que, en stigmatisant comme « populistes » ceux qui, à travers cette critique des scandales financiers, défendent une société égalitaire, les prêtres de Popo rétrécissent d'autant l'espace du débat démocratique. Il est vrai qu'aucune religion ne prône l'ouverture de tels débats. Force est de constater que la science popo n'échappe pas à la règle.



Dessin Stefano Console

Que ne serait-il pas plus judicieux de questionner la vogue de ce terme galvaudé de « populisme » et le contenu idéologique qu'on lui prête plutôt que d'en faire « concept » qui mélange tout et n'éclaircit rien ?

Plus pertinent aussi de se demander s'il n'est pas la manifestation d'un certain « rejet de caste » par lequel les couches populaires, considérées comme le réceptacle facile du populisme, sont définitivement reléguées par les doctes prêtres de la science popo à une ignorance crasse des rouages politiques et économiques de la société ?

Car derrière l'avalissante assimilation des masses populaires au populisme, il y a aussi ce « réflexe de caste » bienpensante qui les amène « à l'insu de leur plein gré » – mais peut-être aussi, en parfaite connaissance de ce plein gré – à considérer les pauvres et autres exclus comme toujours quelque part suspects, comme toujours, en fait, ces « classes dangereuses » qu'ils étaient au XIX<sup>e</sup> siècle ?

Ainsi, comme tant d'autres termes participant de ces définitions jargonantes, le « populisme » paraît bien être un de ces vocables imprécis que la science popo élève au rang de « concept », espérant sans doute masquer ainsi qu'elle n'est qu'une sophistication savante de l'idéologie.

Alexis Leclef

## La Gare inachevée de Mons :

### la fin d'un rêve

Le *Batia* l'annonçait en primeur dans sa précédente livraison, le 1<sup>er</sup> avril dernier, la « Gare inachevée de Mons » allait être, en tant que « joyau universel du surréalisme », proposée au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Nous nous en réjouissons alors et le chantions fort.

Il nous faut aujourd'hui déchanter. Car il n'en sera rien.

Les experts internationaux ont tranché. Réunis pour examiner ce fier et grandiose projet, ils n'y ont vu, ces béotiens que nous ne saurons jamais trop maudire, ces beaufs imperméables à la beauté de l'art, qu'un vulgaire tas de ferraille et de béton.

Recalée donc l'œuvre, admirable dans son inachèvement, qu'avait à son corps défendant imaginée Catastralala.

Du coup, au lieu d'être arrêtés net, ce que le classement du chef d'œuvre aurait automatiquement entraîné, les travaux peuvent être poursuivis.

Il paraît d'ailleurs qu'on s'y remet. Par derrière du moins, côté Grands Prés, la structure est montée pièce par pièce, et puis on la pousse.

On pousse même beaucoup, à ce qu'on raconte.

Ainsi, tels les Shadoks qui, sur leur planète, *pompaient, pompaient et pompaient*, sur le chantier de la gare, on *pousse*, on *pousse* et on *pousse* !

Avec aussi peu d'efficacité, disent les mauvaises langues.

Mais sans doute, la structure s'avance-t-elle imperceptiblement vers la terre promise de son achèvement.

La question de savoir quand aura lieu son

inauguration reste donc ouverte.

Certains parlent de 2030 et appellent déjà, sur Facebook, on le disait<sup>1</sup>, à fêter cela le 13 septembre de cette année-là.

Mais ne serait-ce pas une prévision par trop optimiste ?

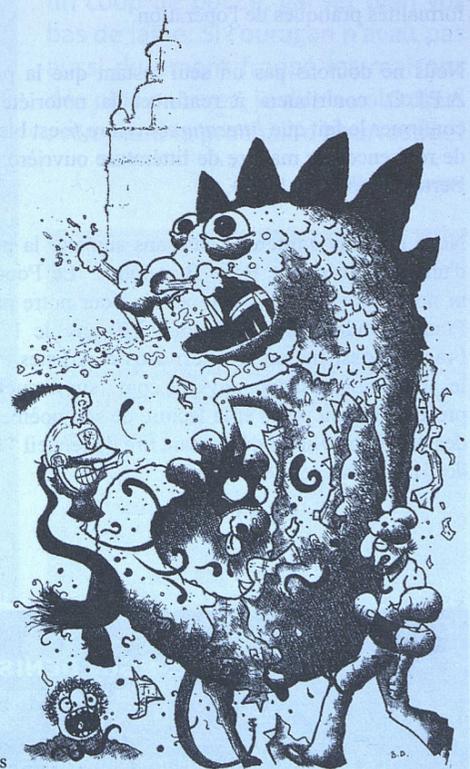
Le fait est que tout le monde, à Mons, se pose cette question, *the question* en fait :

« *Son maïeur sera-t-il toujours là pour pouvoir l'inaugurer ?* »

FleurE DehieurE

1. Voir « La gare inachevée de Mons, patrimoine mondial de l'UNESCO !! », dans le *Batia* n° 77 du 31 mars 2017.

Lancée sur Facebook fin février 2017, elle rassemble déjà plus de 5.500 participants et intéressés par l'événement (<https://www.facebook.com/events/305393509863400/> ou recherche Google sous « Inauguration gare de Mons 2030 Facebook »). Le *Batia* s'y est inscrit et encourage ses lecteurs à faire de même.



Dessin Bertrand Dubuisson

**Le site [www.litteratureouvriere.fr](http://www.litteratureouvriere.fr) a été créé par l'A.P.L.O, Association pour la Promotion de la Littérature Ouvrière et il continue d'évoluer, pour demeurer LE site de référence en matière de littérature ouvrière.**

Cette Association, fondée par René, Nathalie et Paul BERTELOOT, est destinée à combler le vide insupportable en matière de véritable documentation sur la Littérature Ouvrière et les Ecrivains Ouvriers en mettant en ligne :

- un **Répertoire International des Ecrivains Ouvriers** présentement connus, avec, dans la mesure du possible, leur biographie, leur bibliographie, et des pages choisies de leurs écrits.
- 1700 auteurs à ce jour.
- Pour mémoire, René et Paul Berteloot, écrivains mineurs avaient participé, avec les auteurs belges Hector Clara, Constant Malva, Francis André, Marcel Parfondry et bien d'autres à la création de la revue internationale de littérature ouvrière, le MUSEE DU SOIR, aventure qu'ils ont tenue à bout de bras de 1954 à 1968 ainsi que nous l'avons relatée dans un précédent Batia.

#### Qu'est-ce que le Fonds A.P.L.O. ?

La question s'est posée, il y a quelques mois, de savoir ce que deviendraient, à sa disparition, les quelques 150 ouvrages d'écrivains ouvriers, ou traitant de la littérature ouvrière, amassés depuis sa jeunesse par René Berteloot, Président de l'A.P.L.O.

Réaliser un Fonds physique, lieu où seraient entreposés et gérés lesdits ouvrages ? Il faudrait disposer d'un lieu, et de quelqu'un pour s'en occuper, quelqu'un qu'il faudrait nécessairement rémunérer. Ce n'était pas envisageable.

Confier ces ouvrages à un organisme gérant des fonds privés, tels les conseils régionaux ? L'expérience nous a appris que c'était loin d'être la solution miracle. Ces organismes, dans leur grande majorité, traitent les fonds déposés comme les maisons de retraite traitent leurs pensionnaires : ce sont des mouroirs, où croupissent les ouvrages, répertoriés selon des méthodes souvent peu orthodoxes, difficilement accessibles, à condition encore de savoir OÙ tel fonds a été entreposé.

Alors, cette idée nous est venue : pourquoi ne pas intégrer ces ouvrages dans un Fonds A.P.L.O. sur le site même de [litteratureouvriere.fr](http://litteratureouvriere.fr). Comment ? En scannant tous les ouvrages et en les reconstituant sous forme de livre virtuel. Notons que cela aurait, en plus, l'immense avantage de pouvoir profiter d'ouvrages relativement anciens que l'outrage du temps, ou la mauvaise qualité du papier de l'époque, rend maintenant difficilement consultables physiquement. L'énormité de la tâche n'est pas une vue de l'esprit, et nous avons fait appel à la bonne volonté de « scanneurs » bénévoles. Mais nous pouvons maintenant vous l'assurer, la chose est en cours de réalisation. A ce jour, grâce à l'infatigable détermination de Paul Berteloot, 24 ouvrages peuvent déjà être lus sur le site. Soit une quinzaine d'auteurs dont M. Nadeau, G.Navel, M.Noguès, E.Peisson, Ch.Plisnier, H.Poullaille, C.F.Ramuz ...

Bien évidemment, le Fonds A.P.L.O. est prêt à accueillir des ouvrages de littérature ouvrière dont quiconque voudrait nous autoriser à les intégrer sur notre site. Il suffit de nous contacter pour déterminer les formalités pratiques de l'opération.

Nous ne doutons pas un seul instant que la présence de ce Fonds A.P.L.O. contribuera à renforcer la notoriété de notre site et à confirmer le fait que [litteratureouvriere.fr](http://litteratureouvriere.fr) est bien le site le plus riche de références en matière de littérature ouvrière, ainsi que le dit Paul Berteloot pour l'A.P.L.O.

Nous ne nous quitterons pas sans signaler la publication sur le site d'un conte inédit de René Berteloot : "Le Fond du Verre, Louise " ni non plus sans avoir une pensée pour notre paysan-poète gaumais Francis André qui est né voici 120 ans, le 1 septembre 1897. En France, l'Association des Ecrivains et Artistes Paysans AEAP anime le site [www.ecrivains-paysans.com](http://www.ecrivains-paysans.com) sur lequel on peut écouter la présentation du poète et la lecture de son poème "SEMAILLES", un des plus nobles actes du paysan, tiré du recueil " Poèmes de la Terre et des Hommes " écrit en 1959.

Willy Parfondry  
14 septembre 2017

#### A LIRE : Guy DENIS

Notre société à l'épreuve du réel  
Notre réel à l'épreuve de "La" société

Le Souffle d'Allah, L'Harmattan, coll. Ecritures, 2017.



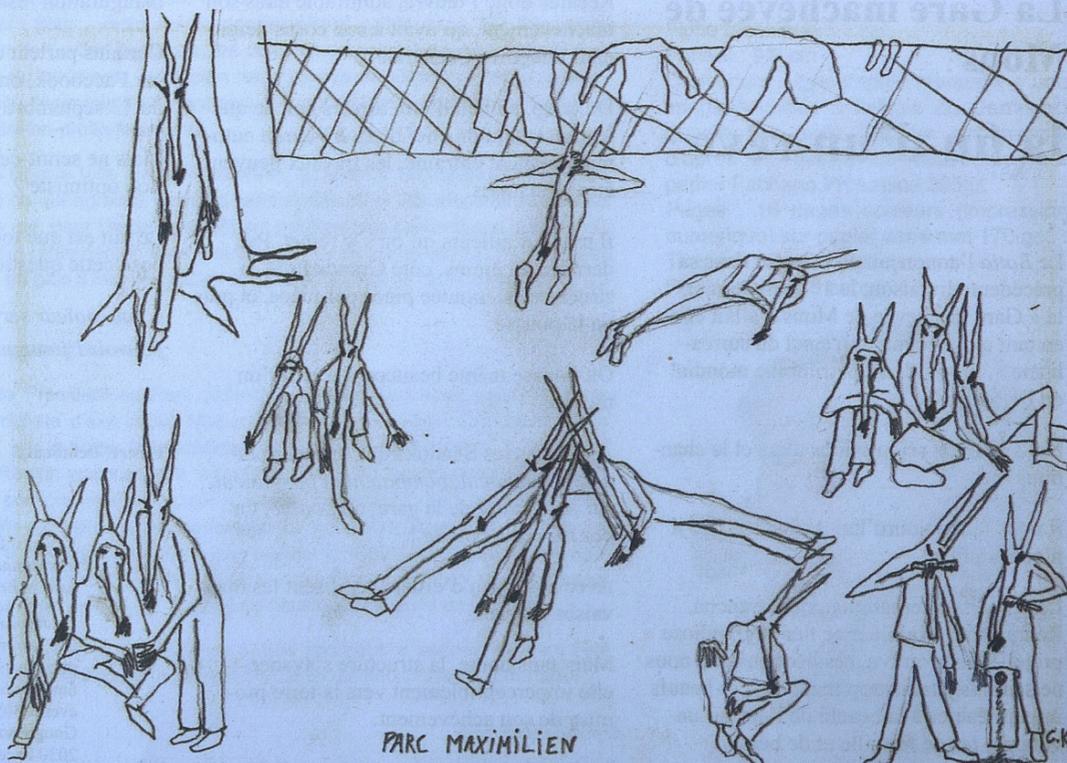
Peinture André Stas, 2017

## Mons: sauver les activités citoyennes de l'asbl Le Coron.

2,3,4... euros par mois de votre part, de votre entourage, peuvent nous aider à continuer d'exister. Nous vous tiendrons informés de l'évolution de notre situation.

BE16 0011 7432 8274

Communication : « soutien »



Dessin : Claire Kirkpatrick

# Joseph Ghin nous écrit de son exil en Grèce (lettre 5)

Une amie me parle d'un voisin, un vieux Grec qui tous les matins, dans son jardin, trace à l'aide de cailloux blancs l'inscription  $\phi\omega\varsigma$ , lumière, et s'en imprègne le reste du jour.

Raoul Vaneigem

Journal Imaginaire. Ed. Le cherche midi.



Gravure Joseph Ghin



Aquarelle Joseph Ghin

Il est des gens que vous retrouverez toujours dans la majorité, quoi qu'il arrive.

Achille Chavée

## Pillages à Saint-Barth ou la vengeance des délaissés du système

Le passage de l'ouragan Irma aura complètement dévasté la petite île de Saint-Barthélemy, petite collectivité d'Outre-Mer française de près de 10 000 habitants entassés sur un caillou de 25 km<sup>2</sup>. Première remarque, cet habitat est une absurdité écologique : il n'y a pas une goutte d'eau potable sur l'île et seul le dessalement massif de l'eau de mer permet d'y maintenir autant de monde. Première question après la remarque : mais pourquoi diable autant de monde sur une si petite surface ? Hé bien parce que la collectivité est devenue depuis 1960 et au fil des ans le refuge des multi-riches du monde entier, qui y grenouillent dans un entre-soi de bon aloi, en dehors du tourisme de masse, et qu'il faut bien une multitude de larbins pour chaque Rockefeller- sans compter tous ceux qui n'ont pas satisfait ces messieurs et qui végètent à ne rien faire. Bref, Saint-Barth (comme on dit entre copains à gros compte en banque), c'était un bataillon de laquais et une poignée de bouffis commerçants bourgeois au service des ultras-riches, dans un paradis réservé.

Que nous racontent dès lors les images de pillages qui nous parviennent après le passage d'Irma, présentés comme des actes infâmes de profiteurs sans scrupules ? D'abord que sur une île sans eau et coupée du monde, tout le monde aurait fait ce que de nombreuses personnes ont fait : aller se

servir dans les supermarchés, au moins pour satisfaire des besoins primaires. Ensuite, qu'à force de faire croire aux gens que le bonheur



Collage Capitaine Longchamps

réside dans un écran plat qu'ils ne pourront jamais se payer, il ne faut pas s'étonner qu'ils se servent le jour où l'occasion se présente.

Enfin, qu'il ne faut jamais sous-estimer la violence permanente des grands écarts de fortune : un jour ou l'autre la plèbe se réveille

et solde les comptes. En somme, Irma n'est que l'occasion qui fait le larron. Peu de dommages pour les gentilhommes toutefois, car, ce que

les médias s'empressent de ne pas dire, tous sont assurés, et si le privé n'intervient pas, l'état s'empressera de faire intervenir des fonds spéciaux « catastrophe naturelle » pour pallier à la défaillance organisée des cupides assureurs – engeance rapace toujours disposée à de ne pas faire le travail pour lequel on la paye. Et il reste néanmoins une dernière morale, messieurs les amasse-sous, les pleins milliards : où que vous soyez, ici comme ailleurs, le système ne tient qu'à la peur de vos pandores bien dressés. Le jour où un coup de vent donne un coup de pouce, gardez bien vos bas de laine. Si l'ouragan n'avait pas aussi durement frappé les maisons des plus pauvres, je dirais volontiers : vivement la prochaine bourrasque !

Camille Lermenev

J'aimerais que soit gravée au fronton des écoles - et qu'elle ne s'efface qu'une fois gravée dans les cœurs - l'inscription : Ne vous sacrifiez à rien ni à personne ! Apprenez à être heureux car le bonheur d'un seul est inséparable du bonheur de tous !

Raoul Vaneigem  
Journal Imaginaire  
éd. Le cherche midi.

## QUERELLES DE MOTS

Se disputer pour des mots, ça fait un peu coupeur de cheveux en quatre, mesquin somme toute. D'ailleurs, les questions de vocabulaire ne sont que des disputes de mots - donc insignifiantes. C'est pas moi qui le dis, c'est une pointure, Popper, qui, paraît-il, en savait un brin à ce sujet. Après tout, si je décide d'appeler « table » un meuble doté de quatre pattes sur lesquelles repose un plateau horizontal, libre à moi, et à vous de tenir compte de ma décision. On pourrait aussi l'appeler « tafel », ça ne changerait pas grand-chose. On se met d'accord, et tout baigne. Et si je décidais de l'appeler « libellule », ça ne changerait toujours pas la face du monde.

Le problème, c'est qu'il faut bien constater qu'on n'arrive pas toujours à se mettre d'accord. Il y a des mots qui font plaisir à entendre, et d'autres qui sonnent comme des injures. Et parfois, c'est le même mot qui cumule les deux : un blaireau, c'est un animal carnivore qui a une bande blanche sur le front, sans doute pour qu'on puisse le distinguer, un peu miro, certes, mais il compense par son nez et ses oreilles, vachement performants. Pourquoi ce pauvre animal plutôt sympathique incarne-t-il un toc, un nul, un beauf - et le pire, c'est d'être un blaireau de chez blaireau ?

On peut comprendre pourquoi le mouvement de libération des blaireaux tient à bannir l'assimilation de leurs congénères à des ringards, ce n'est vraiment pas flatteur. On se bagarre donc quand même pour le sens des mots.

Ça fait un certain temps que les princes qui nous gouvernent ont bien compris ce qu'il en était. Ils ne disent pas n'importe quoi, les mots dont ils se servent sont soigneusement choisis : quand BNP Paribas-Fortis veut dégraisser et virer quelques régiments de travailleurs de son effectif, elle présente un « Business Développement Plan 2014-2016 ». Naïvement, vous auriez peut-être utilisé un autre terme que « développement » pour qualifier un plan de licenciements ? Moi aussi, mais c'est là qu'on voit bien que nous ne sommes pas de vrais professionnels : développement, ça sonne bien mieux que « plan de licenciements », et ça préserve le moral des troupes.

### Consolidation stratégique

Parfois, on peut se poser des questions en rapport avec ce qui relève, on peut le supposer, de difficultés de traduction. C'est vrai que le montois, qui appartient à la famille des dialectes picards, ou wallon-picards, dit-on parfois, est une langue subtile, qui fait vraiment dans la nuance. C'est en effet un Montois célèbre, mais pas encore premier ministre, qui a enrichi notre patrimoine langagier en annonçant en 1996 qu'il allait « consolider stratégiquement » Belgacom, à l'époque société publique - il fallait comprendre que Belgacom, qui ne s'appelait pas encore Proximus, allait être privatisée. On a ainsi appris qu'en montois, privatisation se dit consolidation stratégique. Cette belle innovation ne figure évidemment pas dans le dictionnaire du wallon de Mons, publié en 1866 par le docteur Sigart sous les auspices de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut - mais je m'engage à faire tout ce qu'il faut pour qu'elle apparaisse dans une prochaine édition.

Parmi les acheteurs des beaux morceaux de Belgacom, Ameritech (repris ensuite par

SBC), Tele Denmark et Singapore Telecom se sont rapidement retirés (en 2003). Dans des conditions intéressantes, peut-on dire : alors qu'ils avaient déboursé 1,73 milliard en 1996, ils ont récupéré 4,52 milliards d'euros sept ans plus tard (3,41 milliards d'euros à la revente, plus 1,11 milliard de dividendes)<sup>1</sup>. Le Père Noël était passé par là. Notre inventeur de néologismes aurait pu poursuivre en montois, en répondant aux contribuables inquiets de leurs deniers : « *J'vos paierai l'année bizette, quand les pouyes iront à crochettes* ». Cette

après mois. Donc, ne dites pas « mort à la sécurité sociale », dites « mort à l'assistanat », c'est plus tendance.

Il faut donc réformer. Charles Michel réforme, Macron réforme, Blair et Thatcher avant lui réformaient. Ben oui, réformer, c'est le contraire de la stagnation, ça vous place « in the mood », dans l'ambiance, dans le mouvement, du côté de ceux qui font que le monde bouge. Si vous réformez, c'est que vous n'êtes pas un pantoufflard ! Et ce n'est pas tout, l'opération s'accompagne



Peinture : Geneviève Van der Wielen

expression-là n'est pas nouvelle.

Si vous êtes surpris, c'est que la notion d'intérêt général vous est étrangère. Eh oui, les consolidations stratégiques répondent aux exigences de l'intérêt général. C'est aussi l'intérêt général qui justifie ce qui s'est passé quand Fortis, Dexia, KBC et quelques autres ont bu le bouillon en 2008 : faire supporter la casse par les chômeurs, les malades, les retraités et les salariés, c'est de l'intérêt général bien compris.

Si vous pensiez que l'intérêt général a quelque chose à voir avec la situation des chômeurs, des malades, des retraités et des salariés, c'est que votre vision du monde reste désespérément passéiste. La notion d'intérêt général doit être redéfinie dans toute sa modernité !

### Réformer et flexibiliser

Au-delà de ces considérations abstraitement théoriques, et pour promouvoir l'intérêt général débarrassé des scories passéistes qui l'encombrent, il faut des réformes. Concrètes, celles-là : par exemple, il faut en finir avec l'assistanat. Mot curieux : l'assistanat, on pourrait se dire que c'est ce à quoi passent leur temps les assistants sociaux. Mais ce n'est pas exactement de cela qu'il s'agit : les assistés, ce sont les chômeurs - comme ceux que la décision de fermeture de Caterpillar a privé de leur emploi, et les malades, dont chacun sait qu'ils sont de fieffés simulateurs. C'est la sécurité sociale qui est visée, celle pour laquelle tous les travailleurs cotisent mois

d'un super bonus : les réformes, ça évoque l'issue heureuse des luttes qui ont permis qu'on travaille moins longtemps et qu'on bénéficie de congés payés, ou qu'un accident de travail ne se transforme pas en catastrophe majeure pour vous et votre famille. En l'occurrence, le tour de passe-passe est extraordinaire : *back to the future*, assimiler des régressions caractérisées à leur contraire, ce n'est pas à la portée de n'importe quel bateleur.

Dans le même genre, le terme « flexible », pour définir le sens dans lequel « réformer » le code du travail, s'offre un succès qui ne se dément pas. D'abord, il s'oppose à « rigide », à « bloqué », à « figé » (toujours cette fascination du mouvement !), ce qui lui donne une couleur agréable. Et par ailleurs, il élimine le terme « précaire », qui définit pourtant tellement mieux la direction des réformes recherchées, mais qui risque de susciter quelques énervements.

Continuons : il faut faire moderne. Même les lieux-dits sont amenés à changer de nom. Lorsqu'il a été décidé d'installer un musée (encore un mot ringardisant, on dit plutôt aujourd'hui un centre d'activités) scientifique et technique à Frameries, sur l'ancien charbonnage du Crachet, il n'a pas fallu longtemps pour que le terme « Crachet » disparaisse des radars - place au Pass (Parc d'aventures scientifiques), ça sonne beaucoup plus *up-to-date*. Et on se débarrasse du même coup d'un fumet populaire, pas trop dans les goûts des managers cosmopolites qu'on espère allécher.

### Anita, technicienne de surface ?

Ces querelles de mots sont aussi celles qui entretiennent le feu autour du « politiquement correct ». Laurence Rosier, qui n'a généralement pas sa langue dans sa poche, est pourtant partie en guerre contre les critiques tous azimuts du politiquement correct. « Il existe des espaces de parole qui permettent une outrance à des fins critiques, écrit-elle<sup>2</sup>, mais il doit aussi exister des espaces publics *safe* où les échanges langagiers peuvent être soumis à une surveillance de la « liberté d'expression » au profit de la liberté de réception : la lutte contre le harcèlement de rue entend bien nuire à « la libre expression » des propos sexistes comme le rappelait le *Manifeste des chiennes de garde* en 1999. »

D'accord, mais elle note quand même qu'« Anita, qui travaille dans une entreprise de nettoyage, préfère qu'on emploie le terme « femme de ménage » plutôt que celui de technicienne de surface, « trop intellectuel ». Ça pose question, signale Laurence Rosier : Anita n'a-t-elle pas intériorisé le stigmate qui la rabaisse, n'accepte-t-elle pas l'idée qu'il faut pas *péter plus haut que son cul* ?

A mon avis, non. J'ai en tête le passage de quelques mois que j'ai fait dans une grosse boîte américaine. Le nettoyage était fait par des bataillons d'Anita, qui parlaient espagnol et étaient plutôt bronzées, à des heures où le risque de les voir croiser les chercheurs et les cadres plutôt couleur cachet d'aspirine qui fréquentaient les bureaux et les labos était réduit. Et quand la rencontre se produisait quand même, dans l'aube blême du petit matin, les bataillons d'Anita étaient transparents aux yeux de ceux qui se consacraient à de plus nobles tâches. Ce qui ne leur aurait cependant pas empêché de se lamenter, la bouche en cul de poule, sur l'insupportable bruit de fond généré par le passage de ces « techniciennes de surface ».

En l'occurrence, les baptiser « techniciennes de surface » (ou agent d'entretien, comme on dit aussi), c'est camoufler le vrai problème de leur statut social (elles font vraiment un boulot de merde, et surtout dans des conditions merdiques) derrière un tour de passe-passe sémantique. C'est un truc qui permet de faire semblant que le problème est réglé. Au contraire, si on veut changer la situation d'Anita, le fait que la dénomination de leur état ne masque pas la merditude des choses est une bonne base de départ pour expliciter cette même merditude, et de là initier une révolte salutaire. Au-delà des mots pour le dire - ou pour ne pas le dire.

Pierre Gillis

Mateo Alaluf a écrit deux livres qui dénoncent l'OPA sur notre vocabulaire : *Dictionnaire du prêt-à-penser. Emploi, protection sociale et immigration, les mots du pouvoir*, Couleur livres, 2013, et *Contre la pensée molle*, Couleur livres, 2014. J'y ai trouvé plus que de l'inspiration.

1 Données extraites de l'article de Marco Van Hees, *Solidaire*, 30 mars 2004, traitées pour isoler le profit des multinationales de télécommunication.

2 Laurence Rosier, « Je suis pour le politiquement correct, est-ce politiquement incorrect ? », *Les chroniques de l'irrégulière*, La Revue Nouvelle, n°5, 2017.

# Le Decressac nouveau est arrivé !

Alors là, pas question d'écrire la préface d'un album de cet obsédé de Decressac ! Plutôt crever en m'ouvrant les veines avec une capsule de Jupiler. Je connais trop bien l'individu : sous son patronyme d'aristo bordelais, dont la particule est restée collée à sa semelle au carrelage de la salle des fêtes après une soirée arrosée, on sent trop bien le hobereau méprisant le peuple.

Ces petites gens, il les dessine grassouillets, avachis et rougeauds. Et la sueur perle de leur front dès qu'il s'agit d'énoncer une phrase avec complément. Chez Decressac, les femmes ont les jambes saucissonnées dans des résilles tellement épaisses qu'elles étoufferaient un sauciflard ; les hommes portent un marcel élargi aux manches qu'ils n'ont pas. Et la finesse, bordel ?

Alors que chaque matin, c'est lui qu'on trouve avachi sur sa table de travail, la langue pendante, pour entamer son solo de crayonnage. C'est pourtant pas la mine ! Par la fenêtre, le décor de terrils est là pour lui rappeler ce que c'est que la sueur, cette rosée des entrailles de la terre. Alors que Decressac, lui, il donne vie et gaieté à la lourdeur de l'être, en le faisant jaillir du papier, par un épais trait charbonneux. Ses personnages de salauds sentent le vieux slip sous leur œil torve, les autres ne sont que poignées d'amour et bourrelets de tendresse, où dans un replis, un type a calé son vieux Nokia (parce que dans la poche, ça fait vulgaire).

Et est-ce que je vous ai parlé des verrues dont il aime affubler les visages ? C'est important les verrues, parce que c'est ce qui contribue à rendre les personnages rigolos. Decressac dessine un monde moche pour les plus faibles, mais il arrive à en faire un truc rigolo. Alors parfois, ça échappe à certains, parce qu'entre le monde dégueu et le rire, il y a l'absurde. Et c'est pas donné à tout le monde de faire jaillir l'absurde, surtout sur le papier. C'est pour ça qu'il est affalé sur sa table de travail et qu'il tire la langue devant son décor de terrils. Tant qu'il ne bave pas encore sur sa copie, profitons-en !

Charline Vanhoenacker

**DECRESSAC**

## Mieux vaut en rire

Préface de  
**CHARLINE VANHOENACKER**

**Humour et blagues dessinées**

**Glénat**

**Que ferez-vous quand il n'y aura plus de lutte de classes ?**

*Achille Chavée*

*Allez, mais ne vous croyez pas indispensable de vous multiplier.*  
*Achille Chavée*



**PSYCHOSE**

ON EN VIENDRAIT À REGRETTER LA CAMIONNETTE BLANCHE DE DUTRONX...

**PETITS PAPIERS MÉCHANTS...**

## EVNOCITION L'EXPOSITION

ENTRÉE LIBRE

**DECRESSAC**

**GALERIE DU PARC**  
63 AVENUE E. HERMAN 7170 FAYT-LEZ-MANAGE  
30 SEPTEMBRE > 6 OCTOBRE  
WEEK-END : 14H - 18H SEMAINE : 10H - 18H  
FOYER CULTUREL DE MANAGE ANN. RENSEIGNEMENTS 04 64 03 45 64



# La Brucellôse

~ La Revue des Urinoirs et Lieux d'aisance bruxellois ~

Dilemme : comment aimer l'enfant du viol si il ressemble tellement à son papa?



Arrêt vidange!

### ~ Copinage ~

Les lecteurs de la Brucellôse férus de détournements et de collages liront avec plaisir le petit recueil de cartes postales détournées publiés par le Pr Bernstein. Absurde suranné au menu!  
« L'humour légendaire du truculent Professeur Bernstein », aux éditions Rouquemoute.  
L'éditeur précise : « aucun ouvrage ne sera repris ou échangé si ses pages sont maculées de rire gras »  
Bonne lecture!

Dr Lichic



### ~ Anecdotes ~

- Tout seul, la nuit porte conseil. A Trente, la nuit porte concile.
- Il ne faut jamais dire « Diogène je ne boirai pas de tonneau ».
- En ce qui concerne Jésus, la mise en croix fut bel et bien le clou du spectacle.
- Il obéissait à son arrière grand-père au doigt et à l'aïeul
- Ce n'est pas parce que l'apiculteur a une voix melliflue qu'il a des propolis.
- Dans les photomaton, j'ai toujours l'impression d'avoir un horrible visage de gardien de prison.

Dr Lichic

**Ne dites plus**  
*De la haute couture exigeante sur les détails*  
**Mais dites :**  
*Découpez selon les pointilleux*

**A force de jeter le gant, on finit par perdre la main**

**Ne dites plus**  
*Le brochet n'a pas mordu au faux poisson*  
**Mais dites :**  
*Ça n'a pas eu leurre de lui plaire*

### ~ Irréflexions ~

- L'âge venant, ce grand crabe cru s'tasser.
- Après « Tu vois ce que je veux dire ? », je propose, tout aussi logiquement, « Tu entends ce que je veux voir ? ».
- Si tu es dans de sales draps, lave-les. Tu seras dans de beaux draps.
- Sûr que Don Juan tombait aussi des habillées.

Eric Dejaeger



### ~ Haché menu ~

Honneur à vous, amis lecteurs & spectateurs cinéphiles : malgré une tentative de « percée » dans notre plat pays, la sortie du film « The Founder », fablette à décharge, que dis-je, à la gloire aveugle du fondateur de la chaîne Mc Donald', devant incarné par Michael Keaton, fut un cuisant échec cinématographique en cet été 2017. Bravo ! Adoncques « exit » cette vaine sortie passée inaperçue... Les USA n'ont-ils une Histoire si brève, si tenue que pour consacrer une œuvre de leur industrie hollywoodienne à ce mythe rabâché du héros milliardaire self-made-man ? En guise de « percée », ce désastre fut égal à un point noir éclatant de son gras blanchâtre sur le nez encore vierge d'un adolescent pubère, au visage boursoufflé par une ceinture acnéenne explosive, menaçant à chaque instant d'éruption.  
McDonald's, géant pionnier de la malbouffe, de la standardisation du goût, de l'obésité et de la précarisation généralisée des travailleurs. Fallait-il, sous couvert de propagande, rendre un hommage si lourdingue à cet industriel tyran, dont une des nombreuses devises, inculquées à des centaines de milliers de salariés sous-payés de par le Monde est plus que jamais d'actualité : « Love it, or leave it ». Autrement dit « si vous n'êtes pas contents, foutez le camp, des millions de pauvres se contenteraient de votre job ». Encore envie de haché ? Quelle aubaine d'avoir manqué ce navet !

Théo



Zeg Skeele  
zat tu  
traines ou  
quoi?

La Brucellôse, la Revue des urréalistes Belges!



N°52, Aout 2017  
Une miction de l'Observatoire  
Bruxellois du Clinamen

Les pisseurs devant l'éternel liront notamment la Brucellôse dans les cafés, bars, bistrot, et squats bruxellois suivants : Verschueren, Le Librair, Athénée, Bokaal Royal, Pianocktail, Nova, Soleil, Pantin, Magasin 4, APDM, Schaaf, Barlok, Ozfair, La Poissonnerie, Cépages, le Faucon, Maga, Sterput, Librairie Volders, et dans certains urinoirs publics d'ubruelles (Marolles, Annesens...)

La Brucellôse n'a pas d'éditeur responsable puisque même publiques, les toilettes restent un endroit privé. Autorités de toutes espèces, laissez-nous excréter en paix !  
La Brucellôse est collée au gré de nos déambulations alcoophiles; elle ne se vend ni ne s'achète, elle se contemple dans un jet mal assuré.

Photo : Théo Poelaert (Mc Donald)  
Dessin : Micko Mix (religions)  
Collages : Mr Doiseau (vidange)  
Textes : Théo, Dr Lichic

*J'ai toujours bouffé du curé, même le vendredi. Alain Dantinne*

Noël Godin

# « L'abondance pour tous. Sinon, que le monde s'arrête ! »

Quelques livres récents sur la réimagination hardie du monde méritent bougrement d'être fourrés dans vos sacs d'escapade.

*L'Utopie en héritage* de Jessica Dos Santos (Presses universitaires François-Rabelais) nous tuyaute fortichement sur le fameux familistère de Guise dans l'Aisne (1888-1968) créé par mon arrière-arrière grand-oncle philanthrope Jean-Baptiste Godin. Soit (c'est le côté réformiste mimi de l'expérience) un Palais en guise d'usine ; une humanisation lyrique du turbin ; une répartition probe des bénéfices entre tous ; la perspective d'une entreprise appartenant graduellement à ses ouvriers ; une ambiance cool et solidaire ; un habitat plaisant sur place avec équipement moderne – comme « la trappe à balayures », l'ancêtre du vide-ordures - ; des magasins coopératifs vraiment bon marché baptisés des « economicats » et aussi des douches, des écoles, des jardins, un théâtre, une buanderie-piscine. Mais ce qui transparait tout au long de l'étude pointilleuse de la chercheuse de l'IRHIS Dos Santos, c'est ce qui manque à « ce modèle de coopération intégrale » pour qu'on puisse parler en l'espèce de la réalisation d'une utopie anarchiste (avec suppression de la hiérarchie, du salariat, de la pédagogie directive, du culte du travail) ou d'une utopie fouriériste (avec réinvention en tous points ludique de la vie sociale et généralisation effrénée des jouissances amoureuses).

Comment nous pourrions vivre de William Morris (Passager clandestin). L'exhumation d'une conférence corsée donnée en 1884 par le fricasseur british des célèbres *Nouvelles de nulle part*. William Morris y proclame que, tout du moins « dans les pays civilisés », il « pourrait y avoir abondance pour



Dessin : Juliette Nicaise

tous ». Et que ce serait seulement une question « de répartition équitable des richesses ». Et de réclamer pour chacun, outre le droit à la santé, à l'instruction, à l'art, le « droit à jouir des loisirs à profusion ». Et surtout, précise le bouillant orateur, qu'on ne travaille plus que dans des conditions attrayantes, que les journées de travail soient des parties de plaisir, que les cadres matériels des vies soient chouettes comme tout. Et si

les sociétés civilisées ne peuvent garantir absolument à tout le monde un « environnement de cette qualité, que le monde s'arrête ! »

*Rébellion et désobéissance, la Coopérative intégrale catalane* d'Emmanuel Daniel (éd. Ateliers Henry Dougier) que je découvre en frissonnant d'excitation. Déjà concocteur du banditoire *Tour de France des alternatives* (Seuil/Reporterre), le compère Manu

s'envole droit vers l'essentiel en sautant tout d'abord dans les bras des mimiles de la Coopérative intégrale toulousaine dont l'objectif est de construire des « ponts entre les alternatives et les utopistes isolés » puis dans ceux des « incontrolados » de la CIC (Coopérative intégrale catalane) qui, via leurs propres « services publics coopératifs » pris en charge par les usagers, proposent qu'on se passe immédiatement de l'Etat, des banques, de l'euro sans putasser avec le moindre parti. Et ce ne sont pas là que des mots. Parmi les flamboyantes réalisations pratiques du CIC : des logements sociaux baths, des communautés non conformistes, des écoles parallèles, des laboratoires de recherche, des ateliers de machines-outils collectivisées, une conserverie, une banque autogérée sans intérêts, un centre de distribution de nourriture bio couvrant toute la Catalogne. Jambon à cornes ! Mais comment de tels dispositifs anticapitalistes nécessitant des budgets costauds ont-ils pu être mis sur pied ? La plupart de ces fonds proviennent de centaines d'artisans, d'artistes et de petits commerçants (des « socios auto-ocupados ») jouant le jeu de l'« insoumission fiscale ». Ou alors d'étonnants braqueurs comme l'activiste catalan mythique Enric Duran qui a réussi entre 2006 et 2008 à voler 492 000 euros à 39 banques sans armes et sans menaces, un butin dont il a fait aussitôt don à des flopées de vilains petits canards rebelles. Lire la suite des exploits revergondeurs du « Robin des banques » dans le brûlot d'Emmanuel Daniel. Et bien sûr, ne pas non plus oublier de glisser dans vos musettes estivales le génial *Maintenant* du Comité invisible (éd. La Fabrique).

Placez des hommes dans une ruche, ils produiront du miel. Alain Dantin

**La Grimaudière**  
DE LA GRANDE BISTRONOMIE AU ROEULX  
Rue Grande 28, 7070 Le Roeulx  
064 60 15 75

**"La vie est belle"**  
restaurant, plats du jour à 7€  
Rue d'Havre, Mons

**Drinks Altruy & Fils**  
toutes les bières artisanales  
Chaussée du Roeulx, Mons  
<http://drinksaltruy.be/>

**TAVERNE LE XVIIIe SIECLE**  
Rue Grande 4, 7070 Le Roeulx  
064 36 60 07

**LE PALAIS DE LA BIÈRE**  
Place Maugréstout 21, La Louvière  
064/22.35.97  
<http://lepalaisdelabiere.be>

**Hôtel « le New Matinal »**  
Place Maugréstout, 7100 La Louvière

**LES ETANGS SAINT FEUILLIEN**  
Prendre un verre, déguster un bon petit plat dans un cadre calme et apaisant  
chaussée de Mons 14B  
7070 LE ROEULX

**CAFE DES ARTS**  
Place Communale 18, La Louvière

**Pizzeria Ristourante « Chez Giorgio »**  
spécialiste en spaghetti  
535 rue Sylvain Guyaux

**LE ROEULX FOIRE AUX LIVRES**  
Chaque 2e dimanche du mois  
Rue d'Houdeng, 27C  
7070 Le Roeulx  
+32 (0) 64 66 52 39

**CAFÉ DES ETANGS**  
Rue de la Filature 12, Saint-Denis 7034  
Tél: +3265724227  
Email: fievezas@voo.be

**NO MAISON**  
Grand' Place  
Mons 7000

**Le journal satirique belge MÊME PAS PEUR**  
en librairies tous les mois

**L'Edelweiss Café**  
Rue Louis Debrouckere, 94  
7100, LA LOUVIERE

**Le Ropieur**  
Grand' Place  
Mons 7000

**LISEZ LA BRIQUE**  
le journal français anarchiste de Lille  
<http://labrique.net/>

**El Batia**  
Taverne, Bistrot  
Place du Béguinage, Mons

**LE TRAIN-TRAIN**  
Bar - Pub - Café  
7000 Mons, 8 Place Léopold

**Melchior Vins**  
47A Ch. du Roeulx, 7000 Mons,  
065/84.26.35, [www.melchior-vin.be](http://www.melchior-vin.be)

**MULTI SOUND**  
Rue de l'Industrie, MONS - tél 0651 24 91 35

**Café « le SANCHO »**  
place communale, 7100 La Louvière  
Grande Fresque de Philippe Decressac

Visite Royale au centre des grands retardés mentaux : le scandale évité de justesse!?

Un médecin relativise :

**L'Edelweiss Café**  
Rue Louis Debrouckere, 94  
7100, LA LOUVIERE  
Les lundis c'est spaghetti maison. Jusqu'à très tard  
Les jeudis belotte!  
Expo Batia permanente, journaux du Batia disponibles  
Salle de réunion avec terrasse

# Ce Marché de l'art globish, expression de l'Empire...

L'époque est trouble, hésitant entre un passé prestigieux, un présent protéiforme où les créations se dirigent dans tous les sens, pour autant qu'elles soient des créations et non pas des copies déguisées des maîtres de l'Art moderne, et un avenir nébuleux.

Après la guerre, colonisation américaine oblige, Paris a cédé la place à New-York comme centre mondial de l'Art, les petits formats furent remplacés par les toiles gigantesques, des oeuvres pariant sur le temps, la durée, la postérité, laissèrent la place à des oeuvres pariant sur l'espace, les techniques se sont multipliées, les matières aussi, les styles aussi, et les artistes aussi. L'art est devenu dans l'Empire américain et dans sa colonie européenne, une valeur-refuge, les réputations de certains artistes se gonflèrent comme celles des joueurs de foot, il faut bien alimenter le business, sans que l'on sache qui a marqué le but. Le galeriste que je suis encore pour quelques mois, est confronté à des centaines de demandes d'exposition d'artistes, effet du net, effet des sites, il est déboussolé par autant de propositions, certaines intéressantes il l'avoue, mais le temps coule, il n'y a que douze mois dans l'année et vingt-quatre heures dans une journée d'autant que les critères esthétiques se sont brouillés, que chaque galeriste invente les siens propres, obligé de choisir...

## Fin de civilisation?

L'art est à la mode, il est même censé guérir du mal de vivre selon des "art-thérapeutes", comme si l'on pouvait par ce moyen des images calmer l'angoisse de la mort ! Certes les fins de civilisation connaissent un débordement d'esthétiques, voir l'époque hellénistique, la fin de l'empire austro-hongrois, la fin de la culture européenne et française, le déclin certain de ses langues, allemand, français, italien, submergées par le "globish" - comme les langues celtiques le furent par le grec puis par le latin autrefois, langues de l'Empire - mais l'espagnol aura sa revanche dans le coeur lui-même de l'empire américain. L'art est devenu GLOBISH itou. C'est-à-dire qu'il obéit aux fluctuations des modes, des investissements, de la Bourse. Les messages les plus radicaux font eau dans son moulin recycleur, les artistes les plus révolutionnaires sont transformés en

icônes commerciales, Picasso, Dali, Magritte, comme Che Guevara et Jésus Christ par ailleurs. Le globish bouffe tout, digère tout même la merde, symbole de

Une oeuvre d'art qui ne s'inscrit pas dans cette néo-culture globish imposée par l'Empire, n'existe pas ! Elle est ignorée, recalée, refusée, enterrée, oubliée.

Heureusement, objecte-t-on, existent des niches, des grottes, des cachettes, des endroits secrets pour des oeuvres d'un autre genre, des oeuvres du troisième type mais attention, si l'Empire les remarque, elles seront elles aussi dévorées, sucées, dénaturées.

Nos grands artistes et leurs opus les plus fameuses: les ballons gonflés de Koens, régression infantile ; les crânes couverts de diamants de Hirst, art amérindien, pratiques funéraires de l'Homme de Néanderthal; les peaux tatouées de Delvoye, art clanique...

Vous dites NON ! vous êtes ringard car en effet, ces oeuvres citées ont encore un sens, un message, renvoient à un souvenir, à une culture mais combien de milliers d'autres devant lesquelles le spectateur doit se gratter pour scruter un semblant de message que sauvent parfois, pas toujours, un logos, un discours pompeux pseudo-philosophique que certaines écoles d'art enseignent à cette heure, qui justifient l'oeuvre. Orphelines du logos, ces oeuvres vraiment conceptuelles, ne

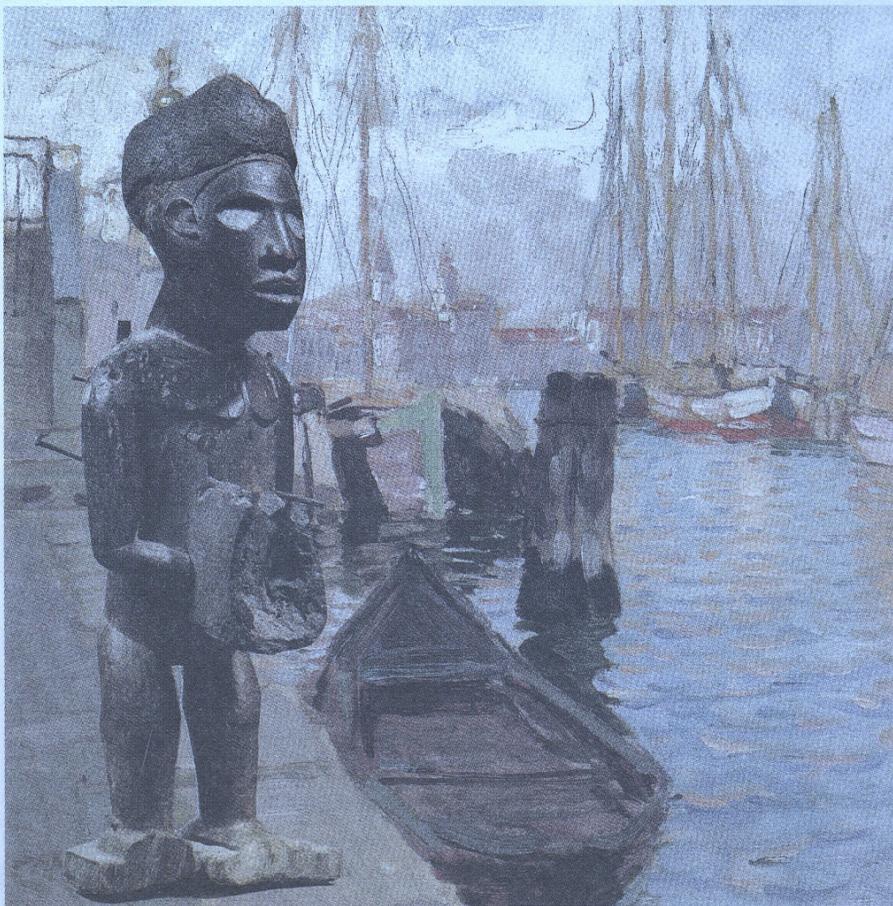
signifient plus qu'elles-mêmes, soit la vanité, vanitas vanitatum, le creux, le vide, le rien, le moins que rien que n'importe qui est à même de réaliser, réalise sans le savoir en bricolant dans sa maison.

Vous avez dit art globish? Seul le logos n'est pas globish sinon il serait trop rudimentaire, simpliste, idiot, vulgaire.

Conclusion: il n'y a pas de conclusion! L'Empire se délittera un jour comme tous les Empires et tous les arts de l'Histoire! Le globish de même!

Guy Denis.

Masquer l'historique des courriers  
PS



Collage François Liénard

la Cloaca de Wim Delvoye. Dernier avatar, le support de la toile, du bois, du papier, de la pierre, de l'acier, remplacé par la peau animale et la peau humaine, voilà le body-art, de l'universel cosmopolite au tribal, au clanique, et plus loin le "biological art", l'intérieur des tripes sondé, exposé, celles de l'artiste et pourquoi pas celles des spectateurs ?

On oublie que Duchamp déjà avait entrouvert ces voies ultimes, presque toutes, du body-art, des matières immatérielles ( "Elevage de poussière", souvenez-vous !), de l'art virtuel ( "Air de Paris" entre beaucoup d'autres oeuvres) mais en manières d'exploration et de provocation dans un univers qui au nom de valeurs dévoyées, préparait les plus grands massacres jamais connus.

Quels massacres notre monde "globish" prépare-t-il ?

## Ton côté ponk

Petit passage au « Traditional Punk and Skin Festival » de Feluy ce 2 septembre 2017. Au milieu d'un champ fraîchement récolté, sous chapiteau, avec pour ligne d'horizon des usines, des antennes téléphoniques et des torchères - il n'y a donc plus que ce genre d'endroits pour accueillir le punk ? Premier contact avec « Con Mécontent », groupe « noyau » du festival qui assure vers 16h pour remplacer un désistement, et qui est engagé dans l'organisation. La biodiversité s'effondre, les luttes sociales font rage, mais le souci de « Con Mécontent » est surtout de réconcilier les punks et les skins- chacun son combat. Pour la gauche caviar et indignée qui nous lit, on parle ici de skins red, ou « skins communistes ». Con Mécontent assure, son public est motivé, et on savoure leur côté bien bourrin. Le batteur, sorte de barbu musculeux et dégénéré, fait des grimaces

horribles et finit nu dans le public à faire sentir ses aisselles à qui le désire ou non, au grand plaisir des quelques motards de passage. On le verra encore vomir devant un autre groupe et s'essuyer sur ses voisins. Petite pause ensuite pour parcourir le camping, où chaque voiture balance du son bien destroy. Les 1,2,3,4 , groupe de cover des Ramones, démarre, et fait un beau bide. On profite ensuite de la friterie installée pour l'occasion (bonne idée) et des toilettes sèches, on est punk mais on pense à la planète. 22 Long Rifle s'y met, assure bien, mais le son est insupportablement aigu et beaucoup de gens quittent le chapiteau. Sous une tente annexe les trois brancardiers doivent intervenir pour une fille qui se trouve mal, manifestement bien torchée. Elle repousse cocassement ses sauveteurs, qui trouvaient pourtant là une occasion de tromper leur ennui. La soirée avance, Punch Chaos entre en scène. On dirait un groupe de vieux punks récemment formé, mais une visite au stand de disques nous apprend qu'ils ont déjà 4 albums au

moins. Autant les deux guitaristes sont rock'n roll et motivés, autant le bassiste ressemble à un vendeur d'assurance de Charleroi, et autant le batteur a l'air traumatisé de taper sur son instrument et regarde avec terreur les punks qui montent sur scène pour se jeter dans la foule. On apprendra à la fin du concert qu'il remplaçait au pied levé le vrai batteur, malade. Ouf. Arrive enfin un groupe qui a déplacé pas mal de fans- il y a même des flamands c'est dire- Los Fastidios. Los Fastidios joue un ska oï gentillet qui semble jouer en diable tous les red skins du coin. Très militants sur les droits humains et les réfugiés, ils portent bien leur nom, c'est en effet un peu fastidieux, surtout les reprises de Manu Chao. On papote avec les Binamés mais on ne les verra pas - pas si grave, on les a déjà vu si souvent. Ils auront sûrement fait plaisir à toutes les crêtes du Hainaut réunies pour l'occasion. Bref, un beau festival, si vous entendez encore parler -ils font aussi tourner des petits groupes un peu partout- n'hésitez pas !

Olivier Doiseau et Champy

Bonne nouvelle :  
diminution de la violence  
à l'encontre des femmes  
de skinheads



Maintenant qu'on  
a dressé nos maris  
on va s'occuper de  
dresser les négros!

# Le cas Szymkowicz

Ah, on est loin de préciosités infra-minces, de gesticulations performatives, de sensibleries minimalistes ou de conceptualisations participatives, à mille lieues de tous les clichés plébiscités de l'art contemporain mais reconnaissons que la peinture de Charles Szymkowicz ne peut laisser, aujourd'hui encore, indifférent. Si l'on ne croit pas en un art de revendication, qu'elle soit politique ou communautaire – cheval de bataille qu'enfourchent la plupart des exégètes du peintre –, l'on peut s'étonner qu'on ne parle jamais à son sujet de... peinture. Et un cheval en appelant un autre, de citer encore et encore le mot de Maurice Denis à propos de Cézanne : « Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. » Et de s'arrêter un instant sur les couleurs de Szymkowicz, saturées et tonnantes, vives voire violentes, criantes voire criardes, parfois même pop et sucrées en un contraste saisissant avec un propos souvent dramatique. Qui a osé ces accords de verts chartreuse et de roses saumonés, de bleus cyan et de verts canard, de violets héliotrope et de jaunes moutarde, d'ambre et de magenta ? Bien sûr que cette peinture crie, hurle, jusqu'à boursoufler le bon goût, elle en a trop d'ailleurs, de goût, elle est trop haute en couleurs, en matières, en odeurs, en effluves, en fumet, elle effraiera les végétaliens de l'esthétique, les happy-few de la bien-pensance, les V.I.P. du vide, elle nage à contre-courant. Elle raconte trop d'histoires, et de terribles de surcroît, de guerre et de Shoah, elle côtoie sans cesse la mort, elle est un requiem en images – dans sa galerie de portraits comme dans ses mémoriaux – qui allie l'hommage et le chant. Mais afin de tordre le cou à quelques idées reçues – et d'autres canards –, l'on pourrait aussi voyager dans une exposition de Charles Szymkowicz comme dans un songe :

« Au sortir d'une gare abandonnée au beau milieu d'une province ancienne, il faut se laisser guider par ses souvenirs, grimper sur la colline où est plantée la collégiale protégeant un carrosse

d'or. Suivre ensuite un petit singe de bronze que l'on caressera, il nous indiquera ainsi l'arc-en-ciel né des amours furtives du soleil avec des eaux éclaboussant à jets continus une Grand-Place. Il faudra alors pénétrer dans l'ombre du beffroi jusqu'à l'entrée d'une chapelle.



Ch. Szymkowicz : Portrait de Käthe Kollwitz, 2007

Une chapelle de peinture. Aux parois tapissées de grands lais de couleurs, de grands cris de matières, de grande félicité pour l'œil s'il prend jamais la peine d'escalader ces voûtes. Et une exposition s'en va, s'étrécissant, s'invaginant vers des toiles aux sujets plus intimes une fois passée la galerie de portraits de peintres et d'écrivains – dont une très fière Käthe Kollwitz enneigée de bleus et un lumineux Primo Levi mangé par ses propres ombres. Mais c'est là, au bout, au fond, en haut de l'escalier, vers l'abside que la magie opère, entre les quatre portraits de Léo Ferré

et ceux de la mère du peintre. Une mère bouche large ouverte, prise dans les vases d'un vernis ancien, qui gémit rouge, qui crie crâne, qui pense chat. Léo Ferré qui de son côté chante une chanson de roses d'aube dans des sangs doux et des bleus crépusculaires. S'en suivent d'un drame qui est aussi le nôtre. »

d'un drame qui est aussi le nôtre. »

Et l'on sort de cette chapelle aux sonorités visuelles, aux pâtes olfactives, aux chairs multicolores et vibrantes, au bout de cette synesthésie, repu de ce festin riche en sauces, au bord du haut-le-cœur, la traversée a été mouvementée. Mais au-delà des questions de bon ou de mauvais goût et des querelles esthétiques ou de chapelles force est de reconnaître que certaines peintures de Szymkowicz ont une force indéniable, nous rappelant les riches heures d'Otto Dix, de Georges Rouault ou de Max Beckmann. Et l'on rêve d'un Charles Szymkowicz qui arrêterait de vociférer contre les moulins de l'art contemporain, d'accrocher ses toiles comme on tapisse une montée d'escalier – quoique cet accrochage montois façon Salon du Louvre XIX<sup>ème</sup> dans une chapelle baroque ne manque ni d'audace ni d'allant. Qui se laisserait un peu faire et donnerait carte blanche à un commissaire d'exposition – il doit sans doute détester ce vocable – qui choisirait dans ce demi-siècle de peinture ses meilleures toiles en les présentant dans un espace plus aéré. Où chacune pourrait enfin respirer à son aise et raconter sa propre histoire, visuelle et narrative, sans être dérangée par la promiscuité entretenue avec les autres. Et l'on se rendrait peut-être enfin compte que Szymkowicz pourrait être apprécié à une plus juste valeur comme l'est aujourd'hui un Georg Baselitz, un Jörg Immendorf ou un Julian Schnabel. Quelle belle et forte exposition ce serait dans laquelle nous pénétrions ce jour-là. Inoubliable comme cette toile intitulée « La mort de Sura-Ajdla » au chat littéralement momifié dans les cheveux de la mère du peintre, rencontrée – comme si la peinture était soudain, dirions-nous encore, douée de vie – lors d'une exposition au Musée des Beaux-Arts de Mons en 1988 et revue aujourd'hui, avec émotion, comme une chère et vieille connaissance.

François Liénard, 31 août 2017.

Le K Szymkowicz. La peinture dans la gueule. Salle Saint-Georges, Mons, jusqu'au 15 octobre 2017.

**“EUROPAPIER”** organise des événements pour les passionnés du livre et du papier de collection

Depuis 1990, cette foire, unique en Wallonie, rassemble libraires, lecteurs, collectionneurs et tous ceux qui aiment chiner.... Dans une atmosphère conviviale, il vous sera possible d'acheter mais aussi de vendre vos livres....

Tous les troisièmes samedis du mois

Athénée Jean d'Avesnes  
1, Avenue Gouverneur Cornez, Mons  
Téléphone: 0477474546  
Tarif: Gratuit



– Tu as des nouvelles de la gare de Mons ?  
– Non ! Mais j'ai des anciennes !

\* \* \*

**La gare de Mons, c'est comme Dieu.  
Tout le monde en parle, mais personne ne l'a  
jamais vue.**

**Comme disent les mécréants : elle n'existe pas !**

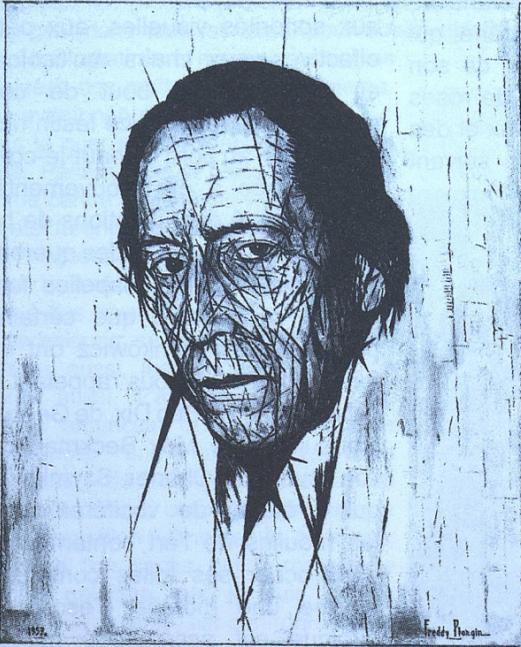
\* \* \*

**La question que tous les Montois se posent :  
« Qu'est-ce qui sera achevé en premier ?  
Sa gare ?... Ou son maieur ? »**

## Freddy Plongin est décédé voici trente ans

**Freddy Plongin était une plante rare. Une de ces plantes discrètes et précieuses qui poussent à l'ombre des grands arbres car elles craignent le soleil qui leur brûle la peau.**

Christine Béchet



Peinture : Freddy Plongin

Il est des êtres qui se dressent aux carrefours de votre vie comme pour en orienter le cours, en ouvrir les chemins. Freddy Plongin fut l'un de ceux-là dans les sentiers de mon adolescence ; au printemps de 1974, ce sentier fut plutôt la cour carrée du Grand-Hornu, au seuil de l'exposition *Miroirs de l'Irrationnel* où je découvris les œuvres de Marcel Mariën qui serait lui aussi, quelques années plus tard, l'un des jalons de mon existence. Freddy nous y attendait, habillé d'un imperméable clair, d'une cravate stricte nouée sur une chemise bleu-clair, ou du moins j'aime à l'imaginer ainsi pour l'avoir vu souvent vêtu de la sorte.

Sans doute avons-nous pris un verre sur la place de Wasmes familière à mon père, son collègue à La Louvière, lui à la bibliothèque, Freddy aux Arts plastiques. De cette première rencontre, il m'est resté le souvenir d'un homme bienveillant, simple et chaleureux, à la voix grave et mélodieuse, teintée d'accent du Centre, et cette façon particulière et élégante de serrer entre les doigts la cigarette sans filtre.

J'ignorais alors que nos chemins se croiseraient encore, que son fils Jean-Pierre deviendrait mon condisciple et mon ami, que nous aurions encore l'occasion de beaucoup d'autres verres.

Passer chez Freddy à La Louvière, c'était le début d'un parcours avant la nuit où il nous retrouvait souvent pour nous offrir le dernier verre et nous ramener pour prolonger la conversation ; il nous y recevait parmi ses tableaux, ceux de Matton, d'Herregodts, de Locoge et de Villon, vêtu à toute heure de son veston comme pour sortir, n'était la concession aux confortables pantoufles d'intérieur. Il me fallut beaucoup de temps et de persuasion pour entrevoir un soir, rangés dans le grenier sous les draps, quelques-unes de ses œuvres, tant il n'évoquait qu'avec réserve ses années de peinture qu'un quotidien exigeant abrégé. Freddy écrivit peu, moins encore qu'il ne peignit, rongé par une pudeur et une timidité qui le paralysaient. Sa bibliothèque, sa fréquentation des peintres et des poètes – son amitié pour Chavée fut exemplaire, filiale et désintéressée, jusqu'à son lit de mort –, son action aux arts plastiques avec si peu de moyens jusqu'à l'arrivée de Pierre Dupont, tout l'y menait pourtant. Je gage qu'il aura détruit nombres de notes et de textes pour lui seul écrits de son écriture régulière calibrée, comme calligraphiée, souvenir sans doute d'années de comptabilité après avoir quitté l'usine où la mort de son père quand il avait douze ans l'avait mené.

J'ai sous les yeux la copie d'une lettre de Freddy ; il intervient auprès d'un échevin pour un vieux chansonnier louviérois, oublié de tous : tout Freddy Plongin est là, qui préfère en toute discrétion le rôle du passeur à celui d'acteur, révélant ce qu'il fit au fond le mieux, l'amitié.

Alors encore un verre Freddy, le dernier, à l'amitié, puisque le jazz s'est arrêté, que l'aube va venir sur La Louvière et qu'il faut rentrer rue Vandervelde, retrouver Jacqueline et les fantômes qui ne te quittent plus, Achille, Constant, Jacques et puis Jean-Pierre, Jean-Pierre qui te ressemblait tant.

Un soir de 1978 à Ecaussines, après le vernissage d'une exposition de Claude Galand au *Pilori*, un coup de feu déchira la nuit tandis que nous regagnions la voiture. Freddy porta les mains à son cœur et s'effondra dans la neige. Il se releva secouant son manteau, hilare devant nos mines stupéfaites. Il ne se releva pas ce triste après-midi de septembre 1987, voici trente ans, après qu'un autobus le vint frôler de trop près sur le Boulevard du Botanique. L'on ne plaisante jamais assez avec la mort.

Xavier Canonne

## Carnet de voyage

Jacques Dapoz nous envoie des nouvelles de Mons et du Borinage

# La Femme du Hautbois



La faute de frappe

mai 28.6.73

Dessin : Marcel Mariën, 1973

**Femme du Hautbois, c'est pour te dire que je t'oiseau, t'oiseau, t'oiseau, et même que je t'oiseau gravement.**

**Je regarde mes pieds et je le regrette. Je devrais plutôt scruter l'horizon.**

**Au sol, je vois un minuscule point blanc qui se déplace.**

**Cela m'hypnotise.**

**Je pense à un microbe, puis je me dis qu'un microbe, c'est bien plus petit que cela.**

**Alors je vois un être vivant sans nom, je ne sais quel insecte inconnu.**

**Il se rapproche, puis s'éloigne.**

**À force de patienter, il devient beau.**

**Je respire profondément et en fin de compte je lui souhaite un bon séjour sur terre.**

**Mais l'être sans nom tente soudain de dévorer l'oiseau que j'aime.**

**Femme du Hautbois, je ne sais pas au juste ce que je t'écris, mais je sais que cela est essentiel.**

**Nous ne comprenons pas tout de ce qui nous arrive.**

**Je te vois au présent, je visite ton corsage au goût de raisin rouge, ton secret translucide révélé sous la rosace de la basilique encore jeune.**

**Je te vois toujours au présent.**

**Le passé se présente pourtant sans cesse, tente de s'infiltrer, de s'imposer.**

**Il faut en tirer la leçon.**

**Il faut en tirer ton présent d'oiseau.**

**Plus tard, nous avons fait le tour de la région à basse altitude dans un tout petit avion.**

**Nous avons ainsi pu cerner les symptômes d'une corruption, d'un délabrement, les images d'un grand mensonge.**

**Les maisons des riches, les maisons des pauvres, et entre celles-ci et celles-là beaucoup de poussière noire, des banques à faire fuir et des palais impénétrables.**

**Des champs d'orge, des rivières sauvages et des prés lents, nonobstant.**

**À midi, des truites du jour en écoutant Jean-Sébastien Bach magnétisé par Glenn Gould.**

**Une autre fois, je suis monté seul à quatre heures du matin jusqu'à cent-dix mètres au-dessus du sol, au sommet d'un terril de charbonnage d'Himalaya mental, Caucase d'un Borinage encore exténué par l'ascension vers on ne sait quel ciel, vers on ne sait quelle promesse.**

**J'en ai perdu mes lunettes, perspective ultime, et je n'ai plus fait qu'aller rejoindre la femme du Hautbois tandis qu'elle dormait sans se douter de rien, complètement nue et moi bleu ciel d'oiseau d'elle jusqu'au grand large de tout.**

**Nous avons ainsi échappé au pire. En dormant et en escaladant nos songes. En aimant à tort et à travers.**

**On passa par la suite à l'admiration des étoiles anciennes et aux études supérieures.**

**La philosophie.**

**Les interdits mineurs.**

**Les interdits majeurs.**

**Les accords à l'accordéon.**

**L'ivresse des grandes profondeurs.**

**La connaissance des insectes fous et des faiblesses humaines.**

**La manière de danser avec l'invisible.**

**Il y avait dans tout cela un désordre jouissif préparé à la sauce aigre-douce, toute l'histoire du cinéma belge et l'histoire de la pensée même, des moments sublimes de silence, quelques à-peu-près remarquables d'impertinence, un nomadisme mental complètement roboratif.**

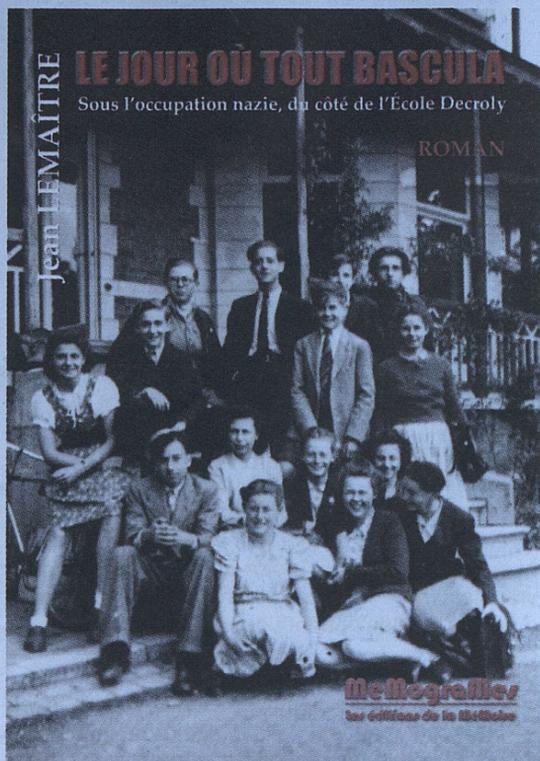
**La vraie vie se dépensait, la belle vie jouissait, bien au-delà des murs lézardés de la réussite et des lamentations.**

**Nous ne comprenons pas tout de ce qui nous arrive.**

**Et à propos encore des mouvements secrets de la femme du Hautbois, ceci qui restera à jamais grande leçon de vie : tout oiseau fou de lucidité se joue en vérité de tous les murs de la pensée.**

J. D.

# A HUE ET A DIA



Jean LEMAITRE, **Le Jour où tout bascula**, Sous l'Occupation nazie, du côté de l'École Decroly, MeMogrames, Les éditions de la mémoire, Arquennes, 2017.

Claude fréquente l'École Decroly durant la guerre qui promène ses cruautés, ses violences, ses combats. Le roman dont il est le héros s'articule entre présent et passé, entre histoire et souvenirs, entre témoignages et événements. Il se fait plaidoyer pour une école laïque qui entend développer une pédagogie active, former à l'esprit critique dans la tradition du libre examen, gérer les libertés dans le respect de chacun et la conscience individuelle des valeurs... Il se présente encore comme un vibrant hommage à Lucie Libois, précieux professeur qui assurera la direction de l'établissement après avoir joué un rôle essentiel et formé des citoyens courageux et exemplaires.

La structure du texte est morcelée par l'enchevêtrement entre événements historiques et présent du héros, un vieillard aux souvenirs ravivés par les lettres du fils d'une amie retrouvée. Le temps de la narration, la guerre, est activé par le quotidien de l'auteur qui se fait appeler Gilles pour évoquer la fin difficile de ses parents. Et les lieux parcourent l'espace avec le temps, celui de Bruxelles, la villa familiale à Rhodes ou l'école, et la séniorité où la mère de Gilles retrouve son ami d'enfance...

En fait, Claude est le fils de Ninette et de Paul, un avocat de Bruxelles. Un peu malgré lui, sans être politisé, mais parce que sa conscience l'y pousse - « ...résister relevait d'une obligation morale, qui imposait de joindre le geste à la parole, quels que soient les causes à défendre - petites et grandes - et le péril encouru. » - le père entraîne la famille dans un piège qui les mène dans les prisons de la gestapo : membres du Réseau Comète, ils ont recueilli un aviateur anglais et ont été repérés. Le magistrat est envoyé en Allemagne où il sera fusillé en 45. La mère feint la folie pour échapper à la captivité. Elle survivra au milieu de la tourmente nazie et préservera sa pureté généreuse jusqu'à pardonner l'impardonnable puisque, après la Libération, elle refusera de témoigner contre le dénonciateur qui a provoqué le drame de sa famille et la mort de son mari car « la vengeance ne sert à rien, elle rabaisse. ». Quant à Claude, libéré, il sera secouru et recueilli discrètement par les amis qui gravitent autour de Decroly.

La résistance de tous s'égrène au long du roman, comme en filigrane. Celle des jeunes, des moins jeunes, des vieux, à des degrés différents, avec des objectifs différents, des idéologies divergentes. La guerre, catalyseur des engagements, ne s'embarrasse pas de tergiversations : quand il s'agit de cacher des enfants de révolutionnaires espagnols ou des petits juifs, quand il s'agit de nourrir des familles dans le besoin, les grands discours passent aux oubliettes et l'action s'impose. C'est ce qui se passe dans l'école de Lucie Libois, la femme courageuse à qui l'auteur prête cette foi dans sa mission : « Éduquer, c'est résister. Résister, c'est se libérer. »

Jean Lemaître présente le petit peuple Decroly comme un microcosme exemplaire dans sa réflexion sur le sens de la vie, sur la tolérance, même au milieu d'un conflit tragique. Il met en évidence sa volonté de participer au développement de la société, de lutter pour l'égalité et la fraternité, loin de toute idée préconçue, de toute inféodation à quelque idéologie que ce soit, à quelque dogme. Et sa détermination d'y parvenir au moyen d'une pédagogie active et libératrice.

Christine Béchet  
septembre 2017.

**Patrick Boucheron a frappé fort.** L'ouvrage qu'il a piloté avec une formidable équipe de spécialistes, *Histoire mondiale de la France* (Seuil), est excellent et d'une nouveauté analytique qui n'a pas plu à tout le monde. Au diable les questions d'identité qui ont été (et restent) le fond de commerce des extrêmes droites et des populistes de toutes les espèces. Les Européens sont pluriels et la France en est l'exemple essentiel. Le lecteur est baladé (de la grotte Chauvet aux années 2015) sur près de 800 pages. L'enjeu du travail était clair : déplacer, dépayser, élargir l'histoire de nos voisins en passant à une histoire mondiale de la France. Dans la lignée de Marc Bloch (qui avait étudié son pays en Européen) et de celle de Fernand Braudel (qui l'avait étendue à la Méditerranée), la France est dans le monde et le monde dans la France au-delà des frontières que le nationalisme voudrait dresser par pureté imbécile. J'aimais Boucheron quand il nous parlait de Machiavel (il y a quelques années), je l'adore quand il écrit ceci : « *Comment se résoudre à un devenir sans surprise, à une histoire où plus rien ne peut survenir à l'horizon, sinon la menace de la continuation ? Ce qui surviendra, nul ne le sait. Mais chacun comprend qu'il faudra, pour le percevoir et l'accueillir, être calme, divers et exagérément libre.* »

Un autre chercheur n'est pas mal non plus, Michel Eltchaninoff. Il a frappé deux fois en peu de temps. Il y a trois ans paraissait son *Dans la tête de Vladimir Poutine* (Solin/Actes Sud) qui était extrêmement intéressant puisqu'il expliquait le glissement progressif, stratégique et anti-occidental du président (15 ans d'évolution) vers un populisme conservateur très inquiétant. Il a remis ça, cette année, avec un *Dans la tête de Marine Le Pen*. On la savait à droite... C'est pire, et on ne peut que se féliciter de la claque que Macron lui a planté à la présidentielle. Mais le hargneux animal du FN n'est pas mort, même s'il est fatigué. Méfiez-vous d'une méchante bête qui dort, il est utile de savoir ce qu'elle a dans la tête, ses rêves, sa tactique, ses soutiens...

Le Père qui lit.



Dessin Armand Simon

**Petit manuel de survie en zone tempérée.**

Alain Dantinne dessins Daniel Casanave. Ed. Voix d'Encre Extrait :

Ingres est à la musique ce que Duchamp est à la plomberie. Trop souvent, les frontières de l'amour sont fermées aux émigrés.

Placez des hommes dans une ruche, ils produiront du fiel. J'ai toujours bouffé du curé, même le vendredi. A consommer sans limitation et à commander chez André Leto



Jean-Pol Hecq

Tea Time à New Delhi

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Ernesto et Indira, l'improbable idylle ?

Jean-Pol Hecq, ancien journaliste de la RTBF, est enfant du Hainaut, ce qui ne gâche rien. Son premier livre, « *Georges et les dragons* » a obtenu le prix Mons' livre 2016. Je dois le lire au plus vite. En attendant, j'ai dévoré son second, « *Tea Time à New Delhi* », récemment paru aux Editions Luce Wilquin.

C'est un polar "philosophico-politique", mêlant subtilement réalité historique et intrigue romanesque... Un bouquin comme je les aime : du fond, et un style alerte, haletant, dépouillé de toute formule pompeuse.

1959. La révolution triomphe à Cuba. Guevara effectue sa première visite en Inde. Il rencontre Indira Gandhi. Les deux leaders évoquent les grands problèmes du moment : rapports à l'URSS et aux USA, non alignement, altermondialisation.

Au début, les entretiens sont un peu guindés. Ils ne tardent pas à se détendre. Guevara et Gandhi osent maintenant aborder les questions qui fâchent. Peut-on libérer l'homme sans d'abord se libérer soi-même? Peut-on se défaire du colonialisme sans effusion de sang? Comment s'affranchir de l'oppression sans mise en place d'un autre régime autoritaire? Ils sont loin d'être d'accord sur tout. Mais on devine une connivence croissante entre les deux.

Indira ressent-elle une attirance physique pour le bel Ernesto. Est-elle tombée raide amoureuse ? Elle l'invite en son cabinet privé. Quelle est son intention ? Le Che s'approche d'Indira, à pas de loups. Ce grand séducteur - d'abord un grand timide? - va-t-il l'embrasser sur la bouche ? Allez, un effort... Insoutenable suspense !

Jean Lemaître

Le bouquin coûte 20 euros tout rond. 233 pages. Aux Editions Luce Wilquin.

Rédacteur en chef: Serge Poliard  
Irresponsable de la mise en page: Marat  
Incorrections : Jacques Dapoz

Ont participé: La Brucellöse, Alexis Leclef, Claude Bauwens, Ste Rita, Christine Pierreusel, Joseph Ghin, Olivier Doiseau, Noël Godin, Dr Lichic, Raoul Vaneigem, Jean Lemaître, José Fontaine, François André, Stefano Console, François Liénard, Marat, Jacques Dapoz, André Stas, Geneviève Van der Wielen, Patrice Bauduinet, Christine Béchet, Xavier Canonne, Willy Parfondry, Claude Hilson, La PUCE, Guy Denis, Jean-Pierre Michiels, Philippe Decressac, Alain Regnier, Bertrand Dubuisson, Claire Kirkpatrick, Capitaine Longchamps, Alain Dantinne, Marcel Mariën, Juliette Nicaise, Armand Simon, les absents et toutes les amoureuses du monde.

GUEST STAR : KEKETTE DIRUPIENNE

# LA GAZETTE DE L'ENTRE HAINE ET TROUILLE

JOURNAL JOVIAL, CRÉDULE, SAUGRENU MAIS OUTRECIDANT



Linogravure : Alain Regnier, 2017

## « Achetez mon Batia moûrt soû ! »

### L'expérience concluante de la crieuse publique

Par un beau dimanche de début d'été, je me suis prêtée à une expérience, ma foi bien intéressante : je me suis baladée sur le vieux marché de Mons, une pile de « Batia Moûrt soû » sous le bras. Et ce que je peux en conclure, c'est que ce périodique jovial, crédule, saugrenu mais outreucidant, on l'aime... ou pas. Mais si on l'aime, on se l'achète sans hésiter. Expérience concluante !

Pour autant, la chose n'est pas si aisée. Pour revêtir le costume virtuel de crieuse publique, un contexte suscitant une bonne ambiance, c'est de bon aloi. Pour le coup justement, ce premier week-end suivant la sortie de presse du précédent « Batia moûrt soû », Serge Poliard et son équipe de supporters avaient installé un stand où ils exposaient une panoplie de numéros plus et moins récents et aux Unes plus ou moins osées, des affiches événementielles et autres repros de gravures. Me voilà, empoignant une dizaine de Batia moûrt soû, et partant, tout sourire, à la conquête du chaland présumé et ardemment espéré. Inutile de le dire : certains tournent les talons d'emblée, vous laissent là sur le pavé, parler dans le vide. Arg !

Question chaland, notre public lecteur « type » est... de tous les âges. Mais plutôt jeune d'esprit, ouvert au dialogue, souriant, curieux de l'actualité. Voire militant de causes sensibles, humanitaires par exemple. Ce qui donne à l'acheteur type un genre 'intello'. Une acception qui dépasse la stricte condition socio-économique classique. L'acheteur type est, dirons-nous, d'un abord sympa. Il dégaine son porte-monnaie, conquis par l'inventaire des sujets abordés par ce dernier numéro tout juste sorti de presse. Et si d'aventure, on lui dit que les dessinateurs et autres rédacteurs sont bénévoles, alors là il vous en achète deux fois plutôt qu'une !

Précisons que notre expérience de crieuse publique sur les marchés hebdomadaires de Frameries et Binche, sous la pluie, s'est soldée par un succès beaucoup plus mitigé. Binche ? Tiens, c'est pourtant la cité du Gille... régulièrement mis à l'honneur en ces

colonnes par notre rédacteur en chef. Serge Poliard, qui a même été invité en citoyen d'honneur, une de ces dernières éditions du carnaval !

Je ne résiste pas à l'envie de vous raconter une petite anecdote. Sur un de ces marchés, une dame d'apparence très respectable nous écoute très attentivement énumérer les sujets évoqués par cette dernière édition. Et de s'enquérir soudain, très poliment : « Euh... C'est plutôt un journal de gauche, ça, non ? » « Ah... Oui ! » « Vous savez, je suis abonnée au (...), et je suis plutôt de droite. Et donc, sincèrement désolée... ». D'autres acheteurs ne résistent pas en revanche, à entamer la conversation sur le ton plutôt sympathique, sur l'actualité ambiante.

Ceci est juste un témoignage. Il nous plaît de rendre ici hommage aux militants de l'ombre qui, inlassablement depuis parfois des années, fendent les foules, les marchés hebdomadaires, les Batias sous le bras. Ou aux brocanteurs et autres tenanciers de bistrot fidèles qui les proposent systématiquement à la vente pour deux petits euros. Chapeau bas à ces vendeurs qui ont autant – si pas davantage – de mérite que votre crieuse témoin !

La Puce crieuse publique

## Vive la crise du Fipronil !

Positivez, qu'ils disaient. Eh bien moi, permettez-moi de positiver à propos de la crise du Fipronil. Perso, je trouve que cette crise est une vraie chance. Sur plein de fronts !

- L'Afsca d'abord. Les reportages nous apprennent la baisse du budget de l'agence fédérale de la sécurité alimentaire ces dernières années. C'est triste hein... Si ses budgets n'avaient pas été rabotés depuis 2011, l'Agence aurait peut-être eu les moyens de contrôler les

élevages de poules pondeuses en batterie... et en Fipronil en particulier ! Et de mieux communiquer aussi, pour mieux protéger les droits des consommateurs. À temps. Et vite, plutôt que de se retrancher derrière le sacro-saint « secret de l'enquête ». (air connu). C'est vrai que c'est bien que l'Afsca mette la pression... pas seulement sur le flacon de détergent pour asperger avec vigueur les tartes artisanales, sur les échoppes des marchés. C'est bien d'éviter qu'on s'empoisonne à cause du lait cru que ces pâtisseries suspects pourraient contenir. Non ?

- Un formidable coup de pub pour l'Afsca ! La crise dont question est l'occasion de diffuser des reportages très « public relation » où les communicants se gaussent sur les bienfaits de ses actions répressives et administratives. Tiens, pour un peu, on finira par leur dire merci de veiller à notre bien-être ! Par les mettre sur un piédestal, ces intégristes de la « bonne » bouffe...

- La crise du Fipronil nous apprend qu'en fait de conso réglo, nous n'avons encore rien, mais alors rien compris. Crise de la vache folle, crise de la dioxine, crise de la grippe aviaire, et maintenant crise des insecticides qui tuent les poux des poules en batterie...

On ne savait pas que, outre la menace de grippe aviaire due à la surpopulation des poules, et de tout ce qui va avec, les pauvres bêtes étaient aspergées (pouah !) de produit chimique de surcroît interdit ! En fait jusqu'ici, on n'avait toujours rien compris à la nécessité de

consommer naturel, de manger des œufs de poules qui courent dans la nature, dans l'herbe verte et les basses-cours. Le temps passe, les scandales se succèdent, et on continue de bouffer du porc castré, grandi en petites cages, des vaches nourries aux

granulés et torturées dans les abattoirs (et qui nuisent à la couche d'ozone quand elles pètent, re-pouah !), des poulets OGM incapables de tenir debout, s'ils ne sont pas en promiscuité avec leurs congénères dans leurs hangars – sinistres lieux de vie. On vous passe les saumons d'élevage, bourrés de pâtée dont la couleur déterminera la couleur de la chair. Bon... en matière de saumon, perso, je préfère

bouffer de la chair industrielle... que des saumons, ces héros qui vivent en mer et qui vont frayer dans les ruisseaux des montagnes. Des saumons qu'on ne mange que dans les grands restaurants. « Saumon sauvage », qu'il est écrit sur les menus. Et tant pis pour la survie de ces fabuleux animaux. Voilà une réflexion de plus... Merci Fipronil !

- Les poules maison. Pour ceux qui n'avaient pas encore compris... Les poules qui vivent dans nos jardins, qui courent dans notre herbe et qui mangent du vrai maïs (bio ? hm), ces poules-là, on vous l'a déjà dit mille fois... elles pondent des œufs incomparables en goût,

en couleur, en qualité nutritive. Prenez les œufs les plus chers du magasin : ils n'égalent jamais la couleur des œufs des poules qui courent en liberté ! Et voilà qu'on nous abreuve de reportages gentillets un peu bébêtes sur le bienfait des poules dans nos jardins. Tiens, c'est vrai, un nouveau type de reportage vient de voir le jour ! Mais je suis sceptique. Ces poules-là n'avaient pas d'herbes dans leur enclos... Peut mieux faire donc.

- Opportuniste Afsca ? J'ai peut-être pas beaucoup de mémoire... mais naguère, ils disaient à l'Afsca, que les œufs des jardins, fallait pas en manger, pour le cas où les citoyens proprios de quatre ou cinq poules, feraient du feu et brûleraient des saloperies comme des

plastiques ? Ça pue, et ça empeste les brins d'herbe ! Tiens, de ça, on ne parle plus... bizarre...

- La crise du Fipronil nous en apprend aussi sur la mondialisation. Des jaunes d'œufs contaminés ont été trouvés en Roumanie ! Les œufs néerlandais sont aussi utilisés en France où ils servent de matière première à la confection de produits alimentaires. Sans cette

crise, la mondialisation, on s'assierait (encore toujours) dessus, quoi. Bon, ceci dit, ceux qui ont mis les pieds dans ces fabuleuses contrées rurales de Roumanie, savent trop bien qu'il y a des poules dans tous les jardins... Hm. Voilà les Roumains prévenus. Vous l'avez voulue,

l'Europe, hein... Vous l'avez. On n'a pas l'une sans l'autre.

- Dans les produits comprenant des œufs et dérivés, on apprend aussi... qu'ils comportent des œufs de plus de vingt origines (industrielles) différentes. Et toc ! Nous voilà informés !

Pour le cas où on ne le saurait pas non plus.

- Cette crise nous permet aussi de voir aux journaux télévisés, en pleines grandes vacances, nos chers politiques en train de tenter de stopper la crise... et de rassurer nous-autres, pòvres consommateurs. C'est vrai que sans la crise, ils nous manqueraient, ceux-là ! Vive les

commissions d'enquête !

- Et puis on nous dit aussi... que des œufs, on pourrait en consommer une quantité industrielle chaque jour avant d'être vraiment empoisonnés. Ah ben alors ! Tout ça pour ça !! Rideau...

Pour toutes ces raisons... Merci Fipronil !

La Puce opportuniste

## Soutenez le Batia, abonnez-vous !

ATTENTION NOUVEAU NUMERO DE COMPTE !

Nous vous convions à payer votre abonnement sur le n° BE87 0012 3245 2694

L'abonnement normal = 10 € ;

Pour 50 € vous recevrez en plus une gravure originale ;

Pour 75 € vous deviendrez mécène, voir souteneur et tous vos désirs seront exaucés.

Avec un ordre permanent mensuel de minimum 2,25 € ou plus selon votre bon coeur, vous n'aurez plus à y penser et vous bénéficierez en plus de nos indulgences plénières.

Contact : poliardserge@yahoo.fr